7me Année — N° 2 — Février 1908.

Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : AIA AZIZ

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :

PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 40, rue Beaujon 40 (Étoile) — PARIS

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 2 FÉVRIER 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie Cosmique

Imaginons un instant ce qui arriverait si la pure lumière blanche du « Soph » éclairait le monde sans être voilée des obscurités de l'ignorance et des fausses couleurs de la politique,sil'homme savait avec certitude que son origine est divine en même temps qu'animale, qu'il porte en lui la Divinité et que sa mission spéciale est de la manifester sur la terre, qu'en vertu des volontés expresses de son Formateur, son rôle est d'utiliser les forces de la nature et de transformer l'état actuel de son entourage dans la mesure même de son évolution propre, que tel est son droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ; si sachant tout cela, il était tout à coup plongé dans les ténèbres de la pensée actuelle qui fait du formateur de l'homme un juge inexorable, un bourreau, livrant lui-même la grande majorité de la formation à la souffrance, à la mort, à l'enfer, quels ne seraient pas son effroi sa terreur, sa révolte à l'ouïe de telles monstruosités ! Mais, hélas ! depuis des siècles et des siècles que la recherche de l'intérêt s'est substituée à celle de la sagesse, la croyance à la connaissance, la fausse sentimentalité à la charité, la mort à la vie, l'humanité s'est à tel point accoutumée aux horreurs dans lesquelles elle a été plongée, que l'homme respire maintenant sans révolte l'air pestilentiel et s'abreuve

sans dégoût au ruisseau de sang et de larmes, et bâtit sa demeure dans les ténèbres, l'habitude des pires choses ayant remplacé chez lui la nature. Il s'est adapté si étroitement à sa propre misère qu'il est sans force pour lutter contre elle, sans confiance et parfois même plein de rancune envers ceux qui, s'efforçant de l'en délivrer, troublent ses habitudes, si funestes soient-elles.

De tous les êtres terrestres, peut-être même de tous les êtres cosmiques, l'homme étant le plus complexe en sa multiplicité d'états d'être, est aussi le plus capable de plasticité et par conséquent le plus apte à recevoir les empreintes de son milieu, le plus influençable aux suggestions de son entourage.

Des siècles de mensonge et d'ignorance lui ayant persuadé qu'il n'est qu'un criminel digne du châtiment, il se résigne à cet opprobre ; qu'un formateur omnipotent l'a condamné à la misère et à la mort, il s'adapte à cette misère et se prépare à cette mort qu'il juge inévitables l'une et l'autre ; convaincu que se conformer à la nature est péché, que la vertu suprême est de contrarier la nature, il viole ses lois, tente l'impossible et se perd, victime d'une politique hostile et trompeuse, ennemie de l'homme et de la nature.

*
* *

Lorsqu'il y a sept ans l'ancienne Philosophie apparut en Europe, proclamant que l'homme n'est pas condamné à la souffrance et à la mort, mais que le manque de connaissances et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux, nous fûmes assaillis par toutes sortes d'invectives, et par un chœur de plaintes et de lamentations répétant sans cesse comme un refrain ces mots : « Oh mort, douce mort! » Des penseurs avancés, des philosophes fin de siècle conseillaient même la suppression de la « Base de la philosophie Cosmique » estimant son apparition dans le « monde civilisé » pour le moins prématurée. De tout ceci il ne reste plus aujourd'hui qu'un souvenir qui semble

surgi des âges ténébreux du passé : la mentalité des hommes de ce siècle est en train de s'éveiller à la perspective splendide de possibilités dont la réalisation dépend non d'une paresseuse confiance en l'aide du Ciel, mais de la sérieuse et persévérante évolution individuelle, rendant chaque moi humain capable de recevoir et de répondre à l'intégralité des forces naturelles dans le rayon toujours croissant de sa sentientation, chaque intelligence apte à comprendre que la connaissance, non la croyance, est une panacée aux misères et aux maux de l'humanité, et que la plus grande de toutes les sciences consiste à savoir comment ne pas mourir et comment transformer la terre en un Paradis où la vie vaille la peine d'être vécue.

C'est par l'enseignement et la pratique des principes formant la Base de la Philosophie de la joie, que les cosmosophes pourront « retirer l'homme collectif de l'état grossier dans lequel il végète ou agonise, pour l'élever, le spiritualiser, l'instruire à penser par lui-même, et l'amener ainsi à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le cosmos de l'être. »

*
* *

Ceux en qui s'éveille la pensée des possibilités de prolongation et même de perpétuité de la vie humaine se demandent souvent s'il vaut la peine de prolonger une existence remplie de souffrances et de soucis.

Dans l'état actuel des choses, si triste parce que si peu conforme à la vraie nature, un tel sentiment est compréhensible. Mais par la réalisation des possibilités logiques et raisonnables, il n'en est plus ainsi : l'homme est capable d'une si merveilleuse évolution, qu'en suprême évoluteur terrestre il peut, au moyen de ses organes développés, sentienter les merveilleuses capacités de bonheur offertes par notre mère la terre, et au moyen de son intelligence, utiliser ces capacités et transformer ainsi les conditions actuelles de l'existence.

La science moderne elle-même s'éveille aujourd'hui à la connaissance de cette possibilité et peu à peu retrouve les anciens sentiers de la sagesse, les rives qui conduisent vers la source de vie, auprès des arbres de la connaissance.

La restitution de la Tradition primitive, aujourd'hui perdue, déformée, mutilée, permet d'unir la science et la théologie sur une base intellectuelle et de démontrer par la pratique et l'expérience que la mort et la transformation regressive actuelle sont anormales et accidentelles, que, par l'évolution individuelle et collective, l'homme peut recouvrer avec ses anciens droits, son immortalité intégrale ; qu'il est, en effet, non pas l'être maudit et le criminel né, prédestiné par son formateur à l'ignorance et à la misère, mais le vêtement vivant de la sagesse, capable par son évolution progressive, de manifester la lumière qui, selon la tradition vulgarisée elle-même, éclaire tout homme venant au monde.

*
* *

A ceux qui conçoivent l'objet bienfaisant et pratique de la philosophie cosmique, la tâche à accomplir paraît si gigantesque, qu'ils pensent que des siècles y suffiront à peine. Au point de vue des choses actuelles une telle pensée semble légitime et elle l'est en vérité, mais tout change pour qui se place au point de vue de la restauration de toutes choses prophétisée par Tzl : « A l'appel de la trompette de l'intelligence, c'est-à-dire en un clin-d'œil, en un moment, par rapport à la lente progression de la roue évolutive, les séparés seront revêtus, et nous qui sommes sur la surface de la terre, serons changés, car le corps qui est maintenant corruptible sera vêtu du corps glorieux qui est incorruptible et ainsi ce qui est mortel se vêtira d'immortalité. »

Kelaouchi, dans son *Livre de la Vie*, dit aussi : « Lorsque l'homme aura réappris la science de la vie dans toute

sa plénitude, une génération ne se passera pas avant que ce qui est désiré et souhaité soit réalisé non seulement pour ce qui concerne l'homme en son être nervo physique, mais aussi à l'égard de ceux qui ont individualisé leurs degrés nerveux, psychique ou mental et sont ainsi entrés dans la raréfaction convenable à leur degré d'être, laquelle entoure la terre et lui appartient. »

Il est facile de montrer par des exemples à quel point la restauration d'une chose, son retour de l'état forcé à l'état naturel diffère de l'évolution progressive : Si par un procédé long et compliqué, un horticulteur tente de changer en feuillage blanc le feuillage vert d'une plante, cette plante livrée à elle-même, reprendra rapidement sa couleur naturelle et sa vigueur perdue. De même l'arbre fruitier qu'un artifice du jardinier oblige à produire, hors de ses conditions normales, un fruit sans saveur ni vertu, reprendra de lui-même et en peu de temps sa vie habituelle et produira du fruit bon et sain selon son espèce. Les animaux peuvent être contraints par croisement artificiel de produire des formations ne répondant plus à leur type ancestral, mais dès que cesse l'intervention modificatrice, si longue qu'ait pu être sa durée, si soigneux qu'ait été le procédé choisi, les formations reprennent d'elles-mêmes et rapidement les caractères normaux de leur race.

Et plus la transformation était anormale, plus rapide est aussi la restauration. Or, aucune transformation n'est plus anormale que celle qu'a subie l'homme. Formé pour le rôle splendide de suprême évoluteur terrestre, chef-d'œuvre des formations et principal manifestateur du divin formateur, roi d'un paradis terrestre, immortel de droit, et capable de progression à l'infini, d'amour en amour, de lumière en lumière, de puissance en puissance, d'utilité en utilité, il est depuis des siècles transformé par des forces anti-naturelles en être vil, dégradé, maudit, entrant dans le monde qui est son empire comme un condamné et le quittant,

après un séjour plus ou moins prolongé, comme un criminel chargé d'opprobres et de misères.

Il est temps que soit levé le voile qui couvre ce terrible état de choses que soit dévoilé l'unique et monstreux complot dont l'homme est victime, car alors, plus rapidement qu'aucun être, il retournera à sa vraie nature, à sa forme originelle, cette forme si parfaite qu'il fut conseillé hiérarchiquement ; « Veillez à ce que toutes vos formations soient façonnées à cette image. »

Consacré dès sa naissance à la lumière, entouré des conditions favorables de préparation à sa tâche spéciale, éduqué et cultivé en vue du développement intégral de son être, du perfectionnement des cinq sens et de l'acquisition des sept autres, l'homme verra s'ouvrir devant lui des horizons nouveaux et splendides de connaissance et de puissance, et prendra sa place comme roi terrestre « couronné de gloire et d'honneur », comme chef suprême des formations, appelé, dans la charité et la justice, à placer toutes choses sous son autorité légitime, non par la tyrannie de la force brutale, mais par la puissance du pathotisme selon les témoignages du passé : « Celui dont le moi a monté les gradations attirera à lui tous les hommes. »

*
* *

Eminemment unificatrice, la Philosophie Cosmique porte en elle même le moyen d'unir la science et la théologie, justement parce qu'étant cosmique, c'est-à-dire universelle, elle se présente comme la synthèse la plus compréhensive et considère toute connaissance non seulement comme légitime pour l'homme, mais encore comme l'un des principaux moyens de manifestation de la lumière dont il est le vêtement.

La plupart des contradictions qui mettent en conflit la science et la religion proviennent le plus souvent de ce que les traductions incorrectes et parfois même falsifiées des fragments de tradition vulgarisée présentent comme fait ce qui

est signe ou symbole, de sorte que ce qui reste en elles des registres anciens ou des enseignements oraux pleins de sagesse et d'utilité, étant faussement compris et interprété devient une pierre d'achoppement et un objet de dérision pour la pensée rationnelle et scientifique.

En outre, la plupart des religions modernes qui sont censées fondées sur l'ancienne tradition, reposent en réalité sur une contrefaçon, une caricature de la tradition, source d'erreurs et parfois même de blasphèmes.

L'un des objets des axiomes formant la base, c'est-à-dire l'aperçu le plus simple en même temps que le plus général de la Philosophie cosmique, est donc de remplacer dans la mesure du possible de telles erreurs par une vérité relative, car la vérité comme la perfection dans le monde formel ne peut être que relative, et de substituer ce qui est naturel et cosmique à ce qui n'est que politique de secte et contrefaçon.

Aucune réconciliation n'est possible entre la théologie religieuse actuelle fondée sur la tradition vulgarisée, déformée, mutilée, et la science, le sens commun ou la charité elle même. Les rapports respectifs qu'elle établit entre l'homme et la divinité sont le plus souvent monstrueux et incompréhensibles, les récits erronnés des phénomènes qu'elle présente sous le nom de miracles, inacceptables. Le monde scientifique refuse donc avec raison d'accepter les dogmes irrationnels et les affirmations sans preuves de la religion. Sous sa forme actuelle, la théologie ne peut rencontrer la science sur aucune base intellectuelle.

*
* *

Mais,il faut bien le dire, la science de son côté gagnerait beaucoup à reconnaître pratiquement que l'évolution progressive tend sans cesse à rendre possible ce qui paraissait impossible, à changer en réalité d'aujourd'hui l'hypothèse d'hier.

Et le rôle de la philosophie cosmique consiste justement

à rendre scientifiques et expérimentales les réalisations de possibilités développées par l'évolution progressive.

Nul ne niera, par exemple, que l'œil de l'artiste et l'oreille du musicien ne soient plus exercés, plus évolués, plus sensibles aux sons et aux couleurs que ceux de la généralité des hommes. Comme les muscles de l'athlète se développent par l'exercice quotidien, les divers sens, celui du goût, du tact, de l'odorat peuvent aussi être cultivés et développés. Et de même que les cinq sens ordinaires sont capables de s'affiner, de même aussi les sept autres sens partiellement endormis chez l'homme sont susceptibles d'être éveillés et évolués. Intermédiaires entre ceux de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher et ceux de la claire sentientation, de l'intuition, de la prévoyance, de la prédilection, de la prédiliction, les deux sens de la voyance et de l'audience peuvent en particulier être développés de façon à permettre la perception de phénomènes généralement hors de portée de la plupart des êtres terrestres.

Ces sixième et septième sens ne sauraient donc être trop soigneusement cultivés chez ceux en qui ils sont plus ou moins complètement éveillés.

Le moyen le plus simple et pratique de développement de ces sens est l'habitude régulière et quotidienne d'un repos pendant lequel les sens extérieurs et nervo-physiques de la vue et de l'ouïe étant dans un état de passivité peuvent prêter leurs forces aux organes correspondants de moindre densité.

Une condition importante d'évolution de ces sens est l'absence de crainte et de doute relativement à l'exactitude et la valeur des phénomènes perçus. La surveillance et le contrôle que les sensitifs exercent parfois sur eux-mêmes, bien que considérés généralement comme une marque d'humilité, ne sont le plus souvent que l'effet fâcheux et fatigant d'une certaine forme d'égoïsme, et n'ont, au surplus, aucune utilité, la sincérité, la bonne volonté étant le seul bouclier vraiment efficace des aspirants. Toute crainte,

toute inquiétude disjoint leur armure et affaiblit leur sceptre de puissance.

Ajoutons que presque toujours les personnes qui craignent de dormir et ont peur de sentienter sont impropres à l'évolution psychique : la meilleure chose qu'elles puissent faire est donc de s'abstenir.

Le sixième sens, celui de la voyance est le portail qui, par l'intuition, mène à la prévoyance. Par la prédilection, la prévoyance conduit à la prédiliction.

La prédilection est le sens qui permet de choisir ce qui est rendu sensible par la prévoyance ; la prédiliction, ce qui tend vers le bien-être et le bonheur individuels et collectifs. Comme la douzième planète porte ce qui est utile au bien-être et à l'harmonie du système planétaire qu'entoure sa merveilleuse aura, ainsi en est-il du douxième sens. (1)

L'étudiant cosmosophe comprendra quelle est l'importance de l'évolution des sept sens puisqu'ils confèrent à leur possesseur la faculté de voir ce qui ne peut être vu au moyen des instruments scientifiques les plus perfectionnés, d'entendre et de sentienter, de savoir par intuition ce qu'aucune invention matérielle ne peut permettre d'entendre, de sentienter, et de savoir, d'appliquer à l'avenir ce que découvre l'intuition, au moyen de la prévoyance ou plus exactement de la pré-sentientation ; de choisir librement ce qui est pré-sentienté, et enfin, privilège inestimable,d'appliquer ce choix à ce qui est sage et bon.

Pour le possesseur de ces sens, aucun fatalisme n'est plus : celui qui voit, entend et sentiente dans les degrés nerveux, psychique et mental de l'état physique, qui sait par l'intuition ce qu'il ne peut percevoir par les autres sens, qui peut, par prévoyance, appliquer à l'avenir ce qu'il sait, et choisir librement ce qui lui est ainsi dévoilé,

(1) Ce rapprochement ouvre un horizon devant la pensée de l'étudiant psycho-intellectuel.

celui enfin qui peut, comme le royal Chaldéen,enfant de la promesse, grâce au douxième sens, couronnement des autres, éloigner ce qui n'est pas pour lui le meilleur, celui-là touche au but, rompt la chaîne fatale, dompte le monstre du destin :

*
* *

Splendide est le rôle de l'homme, mais pour l'accomplir, il est essentiel qu'il prouve par lui-même que la séparation d'être, la transformation rétrograde, la mort est anormale et accidentelle, que par l'évolution de son moi, et par celle-ci seulement, il est capable de recouvrer avec ses droits primitifs son immortalité intégrale, de transformer la terre qui est son héritage éternel en un Paradis dont les fleuves symboliques le conduiront aux degrés moins denses de l'état physique, d'où il atteindra, par l'évolution, les raréfactions infinies.

Cette splendide possibilité, alpha et omega de la seule science qui vaille la peine d'être connue, celle du Bonheur, n'est point une perspective de conte de fées, elle n'est point une chimère nouvelle ; elle est l'affirmation faite avec certitude des choses que l'homme est formé pour réaliser ; elle est la conclusion de toute l'ancienne sagesse esquissée dans l'ensemble des registres du passé en toutes les nations de la terre, et annoncée ouvertement dans la tradition oralement reçue et transcrite.

L'homme est si las d'être déçu, d'être dupé, qu'il n'a plus aujourd'hui même la volonté de secouer la léthargie où sont plongées les conditions funestes de son milieu,mais son sommeil n'est pas le sommeil de la mort. Quel qu'il soit, par le fait qu'il est homme sur la surface de la terre, il est vivant, il dort seulement, il s'éveillera au lever du soleil que déjà l'aube annonce, l'aube prévue par le grand voyant du passé qui parlait disant: Eveille-toi, toi qui dors, et manifeste la lumière qui est en toi, comme un gage de vie éternelle !

COURAGE !

Vous qui êtes las, abattus, meurtris, vous qui tombez, qui vous croyez vaincus peut-être, écoutez la voix d'un ami : il connaît vos tristesses, il les a partagées, il a souffert, ainsi que vous, des maux de la terre ; il a comme vous traversé des déserts sous le faix du jour, il sait ce qu'est la soif et la faim, la solitude et l'abandon, le dénûment du cœur plus cruel que les autres ; hélas ! il sait aussi ce que sont les heures de doute, il connaît les erreurs, les fautes, les défaillances, toutes les faiblesses.

Mais il vous dit : Courage ! Ecoutez la leçon que chaque matin apporte à la terre, dans ses premiers rayons, le soleil levant : C'est une leçon d'espérance, un message de consolation. Vous qui pleurez, vous qui souffrez, vous qui tremblez, n'osant prévoir le terme de vos maux, l'issue de vos douleurs, regardez : Il n'est pas de nuit sans aurore, et l'aube se prépare quand l'ombre s'épaissit ; il n'est pas de brouillard que le soleil n'efface, pas de nue qu'il ne dore, pas de pleur qu'il ne sèche un jour, pas d'orage après lequel ne rayonne son arc triomphal, il n'est de neige qu'il ne fonde, ni d'hiver qu'il ne change en printemps radieux. Et pour vous non plus, il n'est pas d'affliction qui ne produise son poids de gloire, pas de détresse qui ne puisse être transformée en joie, de défaite en victoire, de chûte en ascension plus haute, de solitude en foyer de vie, de désaccord en harmonie : parfois, c'est le malentendu de deux esprits qui oblige deux cœurs à s'ouvrir pour communier ; il n'est pas, enfin, d'infinie faiblesse

qui ne puisse se changer en force. Et même c'est dans la faiblesse suprême qu'il peut plaire à la toute-puissance de se révéler !

Ecoute, mon petit enfant, qui te sens aujourd'hui si brisé, si déchu peut-être, qui n'as plus rien, plus rien pour couvrir ta misère et nourrir ton orgueil, jamais encore tu n'as été plus grand ! Comme il est près des cîmes, celui qui s'éveille dans les profondeurs, car plus l'abîme s'approfondit, plus les hauteurs aussi se révêlent !

Ne sais-tu pas cela, que les forces les plus sublimes des extensions cherchent pour se vêtir les voiles les plus opaques de la densité ? Oh les noces splendides du souverain amour et des plus obscures plasticités, du désir de l'ombre avec la plus royale lumière !

Si l'épreuve ou la faute t'ont jeté bas, si tu as sombré dans quelque bas-fonds de souffrance, tressaille de joie, car c'est là que pourront t'atteindre la divine tendresse et la suprême bénédiction !

Parce que tu es faible, à toi la Force, parce que tu es tombé et t'es relevé, à toi la Victoire, parce que tu es passé au creuset des douleurs purificatrices, à toi les ascensions glorieuses.

Tu es au désert : eh bien, écoute les voix du silence. Le bruit des paroles élogieuses et des applaudissements du dehors avait réjoui ton oreille, mais les voix du silence réjouiront ton âme en éveillant en toi l'écho des profondeurs, le chant des harmonies divines !

Tu marches en pleine nuit. Eh bien, recueille les trésors sans prix de la nuit. Au grand soleil s'illuminent les routes de l'intelligence, mais dans la nuit, aux clartés blanches, se trouvent les sentiers cachés de la perfection, le secret des richesses spirituelles.

Tu suis la voie des dépouillements ; elle peut conduire vers la plénitude. Quand tu n'auras plus rien, tu pourras tout gagner. Car pour ceux qui sont sincères et droits, c'est toujours du pire que sort le meilleur.

Chaque grain que l'on met en terre en produit mille. Chaque coup d'aile de la douleur peut être un essor vers la gloire.

Et quand l'adversaire s'acharne sur l'homme, tout ce qu'il fait pour l'anéantir le grandit.

Ecoute l'histoire des mondes ; regarde : le grand ennemi semble triompher. Il jette dans la nuit les êtres de lumière et la nuit se remplit d'étoiles. Il s'acharne sur l'œuvre cosmique, il attente à l'intégrité de l'empire sphérique, rompt son harmonie, le divise et le subdivise, disperse sa poussière aux quatre vents de l'infini, et voici que cette poussière se change en semence dorée, fécondant l'infini et le peuplant de mondes qui, désormais, autour de leur centre éternel, graviteront dans l'orbite élargie de l'espace. En sorte que la division même produit une unité plus riche et plus profonde, et, multipliant les surfaces de l'univers matériel, agrandit l'empire qu'elle devait ruiner.

Il était beau, certes, le chant de la sphère primordiale bercée au sein de l'immensité ; mais comme elle est plus belle encore et plus triomphale la symphonie des constellations, la musique des sphères, la chorale immense remplissant les cieux d'un hymne éternel de victoire !

Ecoute encore : nul état n'était plus triste que celui de l'homme quand sur l'Azerte, il fut séparé de son origine divine. Au-dessus de lui s'étendait la frontière hostile de l'usurpateur, et aux portes de son horizon veillaient des geôliers armés d'épées flamboyantes. Alors, comme il ne pouvait plus monter à la source de vie, cette source jaillit en lui ; comme il ne pouvait plus recevoir d'en haut la lumière, cette lumière resplendit au centre même de son être ; comme il ne pouvait plus communier avec le transcendant Amour, cet amour se fit holocauste et s'offrit, choisissant chaque être terrestre, chaque moi humain pour demeure et pour sanctuaire.

Voilà comment, dans cette densité désolée mais bénie, chaque atome renferme une pensée divine, chaque être

porte en lui le Divin Habitant. Et si nul, dans tout l'univers, n'est aussi infirme que l'homme, nul non plus n'est aussi divin !

En vérité, en vérité, dans l'humiliation se trouve le berceau de la gloire.

Qui que tu sois, si tu te sens pauvre et misérable et nu, écoute maintenant cette histoire des temps anciens :

Un puissant roi, voulant se faire représenter auprès d'un Monarque plus grand encore dont l'empire touchait au sien. choisit son fils aîné et l'envoya comme ambassadeur, après l'avoir vêtu d'une riche armure, d'habits somptueux ainsi que d'un manteau de prix orné de broderies anciennes aux riches couleurs.

Le fils partit, mais comme la route était longue et pesante la chaleur du jour, gagné par la fatigue peu de temps avant d'arriver au terme du voyage, il se laissa choir paresseusement au pied d'un arbre dont l'ombre délétère l'endormit bientôt lourdement.

Pendant qu'il dormait, des brigands aux aguets s'approchèrent de lui et le dépouillèrent ne lui laissant qu'un pauvre haillon pour tout vêtement.

Lorsqu'il s'éveilla, vers la nuit, et qu'il se vit ainsi dépouillé, son désespoir fut si grand que d'abord il voulut mourir. « Car, se disait-il, je ne puis ainsi retourner chez mon père où je deviendrais la risée de tous, et je ne puis non plus le représenter désormais, en pareil état, auprès de son voisin le grand monarque ».

Pourtant il réfléchit que, par obéissance, il devait poursuivre sa route et que s'il ne pouvait se présenter comme ambassadeur, il avait encore la ressource de s'offrir comme serviteur, et d'être ainsi du moins, utile à quelque chose.

Arrivé aux portes du palais splendide, il eut bien de la peine à se faire admettre parmi les plus modestes esclaves qu'il dut tout d'abord seconder et même servir dans leur pénible office.

Pendant sept années il vécut ainsi, méconnu de tous,

mais réussissant cependant, grâce à ses efforts dociles et persévérants, à s'élever de temps en temps à des emplois plus recherchés, jusqu'au jour où, enfin, un poste de confiance lui fut accordé auprès du Monarque lui-même. Celui-ci, qui savait discerner chacun de ceux qui le servaient, observa son intelligence et découvrit bientôt en l'interrogeant, son origine et son passé. Emu de tendresse, il l'aima et le traita dès lors comme un fils, l'associant à tous les soucis de sa royauté.

Le jour vint où, devant entreprendre un lointain voyage, il résolut même de laisser à son serviteur, dont il connaissait la fidélité, l'administration de tout son empire, et avant de partir, comme un gage de sa faveur, il lui fit don de ses armes et de son sceptre, puis en présence de ses officiers assemblés, il dit :

« Si ce que perd un fils de roi par sa faute est riche et précieux, ce qu'il gagne par son obéissance, en servant dans l'humilité, ne sera t-il pas plus riche encore et plus précieux. »

Ators ôtant son propre manteau royal, il le lui donna.

PHILOSOPHIE VEDIQUE

Aux Pitris, par le chef évocateur

L'évocateur : — Notre hommage s'adresse aux Pitris du passé, aux Pitris des temps plus récents et aux Pitris qui demeurent près du foyer terrestre, avec nous ou au sein de toutes les nations et familles évoluées.

Je rends un hommage spécial aux Pitris de bonne volonté qui demeurent dans les régions où Vichnou a laissé l'empreinte de ses pas. Qu'ils viennent et se reposent sur le gazon, ceux qui aiment la Svadha plus que toutes les offrandes. Pitris du foyer et de la demeure, nous invoquons votre aide. Réjouissez-vous de notre Svadha. Accordez-nous le bonheur. Eloignez le malheur et les excès.

Pitris Somyas, invoqués par nous, venez joyeusement vous reposer sur le gazon au milieu de nous.

Ecoutez-nous, répondez-nous, conservez-nous.

Soit que nous errions, soit que nous marchions droit en avant, recevez nos offrandes.

Pitris, ne nous châtiez pas : si nous sommes tombés dans l'excès, ce n'est que par la faiblesse de l'humanité. Jusqu'au temps du point du jour, demeurez encore avec nous, car nous vous aimons et nous vous honorons. Pitris, accordez à vos descendants la perpétuité de la vie, à tous les peuples la force.

Pitris anciens, les fils du matin, les fils de Soma, c'est vous, qui premièrement avez donné ce breuvage. Que ne pouvez-vous arracher à Yama les holocaustes humains, pour qu'ils soient heureux avec les leurs, et que soient

heureux aussi ceux qui demeurent avec nous comme hommes sur la surface de la terre.

Les assistants : — Attirés par nos offrandes, célébrés par nos cantiques pleins d'aspiration, ils viennent rapidement au milieu des dieux qui sont amis de l'homme.

Méditation sur les cantiques concernant les Pitris
par un fils de YAMI

Pour ceux des nôtres qui sont de vrais fils de Yami, le grand amant de l'intégrité de l'être terrestre, les Pitris sont spécialement dignes d'hommages, car ce sont eux qui ont formé et conservé leurs propres corps raréfiés dans les trois régions où Vichnou fit un grand pas et où il laissa son empreinte, c'est-à-dire dans la plus dense matérialité qu'il prit.

***

Notre hommage est spécialement dû aux Pitris, parce que chacun de ceux qui sont fidèles à la terre et à l'homme est non seulement comme une étoile d'espérance pour nous qui sommes encore à la surface de la terre, mais comme un des rayons de la roue d'Agni qui tourne continuellement et tend à l'unification de l'être.

***

Les Pitris de bonne volonté qui gardent leur habitation dans la région de Yama où cela est spécialement difficile et dangereux sont dignes d'être honorés spécialement par les sages évolués ; car ils fournissent une aide efficace, obtenant et conservant la communication entre nous et les Pitris qui habitent les deux régions plus raréfiées traversées par Vichnou.

***

Ces Pitris sont admirables par leur prudence et leur courage. Ils sont extrêmement précieux aux yeux de Yami et de ses enfants, car tandis que Yama et ses serviteurs essaient sans cesse de suggérer aux enfants de Yami le mépris et la négligence du corps plus dense qu'a pris Yami et que Yama

a refusé de partager avec elle, les Pitris, comprenant par leur propre expérience quelle grande perte est infligée par la séparation de l'être, établissent des rapports avec les hommes et leur enseignent la valeur de la vie intégrale. En outre, tandis que Yami pour maintenir sa puissance et sa domination jette une auréole de beauté et un halo de gloire sur la désintégration, de sorte que beaucoup sont ainsi trompés, les Pitris montrent les choses telles qu'elles sont et opposent la raison au manque de raison qui rend un culte à la mortalité.

***

Parmi eux, sont les anciens chanteurs des sublimes cantiques, dont l'aspiration principale s'exprima dans leur ardent désir d'une vie longue et de nombreux descendants. Il y a en ce temps-ci des hommes, et même d'anciennes familles, qui enseignent à leurs semblables qu'il faut regarder comme avantageuses la séparation de l'être et la perte d'un état, et comme indigne d'aspirants le fait d'engendrer des descendants. Ces hommes sont sous la domination de Yama ; ils sont opposés à l'enseignement des Anciens les plus illuminés, dont la volonté était de voir pendant longtemps le soleil, dont l'étude principale était la conservation de l'être intégral, dont la loi dominante était la Science de la Vie.

***

Il y a des Pitris qui aiment l'offrande de la vitalité plus que toutes les autres. Ce sont ceux qui descendent et montent de la région de Yama au foyer des fils de Yami et du foyer des fils de Yami à la région de Yama, établissant ainsi entre l'habitation de Yama et celle de Yami une plus sûre communication libre. Ce sont ces Pitris qui à leur arrivée se reposent dans la vitalité verte de ceux pour qui ils ont de l'affinité. Ainsi ils sont capables de nous aider de diverses manières. C'est à eux que nous demandons de nous apporter le bonheur et de garder loin de nous l'excès et les malheurs qu'il amène.

*
* *

Les sages d'antan enseignèrent que l'excès résulte de l'inégalité entre la réception et la responsion ; d'où gaspillage des forces. Parmi eux il y en eut qui attribuaient cette inégalité au manque d'unification normale entre les densités et les raréfactions voisines. Par exemple le manque d'unification du corps nerveux et du corps nervo-physique fait que le corps nerveux n'est pas sentientable aux non évolués, c'est-à-dire à la généralité des hommes. La traversée de ces Pitris aide grandement à établir l'unification si désirable.

*
* *

Les Pitris les plus compatissants sont ceux qui retiennent le souvenir de leur ancienne existence. Ils comprennent les épreuves et les tentations de l'homme. C'est pourquoi le royal poëte, le fils de Yami dit à ceux qu'il a évoqués ou qui sont venus sans avoir été appelés, attirés par la forte corde de l'affinité : « Que nous errions ou que nous avancions droit, recevez nos offrandes. Ne nous châtiez pas. Si nous sommes tombés dans l'excès, ce n'est que par la faiblesse de l'humanité. » Personne n'a le droit de juger sauf ceux qui peuvent se mettre à la place de celui qui est jugé. Il est facile pour Yama et ses Pitris qui ne sont pas des hommes de juger et de condamner l'homme. Mais ceux-là seuls qui en repos dans les auras de ceux avec qui ils sont en harmonie se souviennent de leur vie d'autrefois et sentientent à la manière des hommes, sont capables de le voir à la clarté de la justice, une avec la charité. Nul ne peut être charitable s'il n'est juste, En proportion de la capacité de recevoir et de répondre est la capacité d'être juste. Les justes savent que l'homme est le plus merveilleux de tous les êtres, dans toutes les régions. Ils ne s'émerveillent pas de ses errements, mais de la rectitude de sa course Ils ne s'étonnent pas de ses chutes mais de ses relèvements. Ils savent et témoignent que si les êtres des aréfactions étaient assujettis aux conditions de l'humanité,

leur faiblesse serait bien plus grande encore, leurs faux pas plus fréquents et irrémédiables, parce que l'homme est soumis à la fois à la nature des Dieux et à celle des animaux.

*
* *

Le fils de Yami qui évoque ainsi les Pitris comprend que les superstitions sont le résultat de l'ignorance. Voilà pourquoi il supplie pour l'humanité et dit: « Jusqu'à l'aube du matin — c'est-à-dire une lumière plus pleine d'intelligence — demeurez avec nous, puisque nous vous aimons et honorons. » Le fils de Yami classifie ceux pour qui il réclame la bonne volonté des Pitris qui viennent, à son évocation, se reposer sur le gazon à teinte d'émeraude. Premièrement il demande la vie pour les descendants des Pitris, et secondement pour tous les hommes la force.

Cette distinction prouve la sagesse et la connaissance du descendant des Pitris qui montent afin d'obtenir des biens pour l'homme, et descendent afin de distribuer sagement ce qu'ils ont acquis. La vie qu'il demande pour les descendants des Pitris invoqués est la perpétuité de leur être intégral qui ne peut être obtenue que rarement et par les descendants de ceux qui ont, grâce à l'évolution, assuré l'existence de leur individualité dans les régions qui enveloppent la terre et plus spécialement dans celle que revendique Yama. Mais pour tous les hommes de bonne volonté il demande la force qu'en proportion de sa capacité de réception et de responsion tout être terrestre est capable de recevoir.

*
* *

Le fils de Yami invoque les Pitris par les épithètes de fils du matin et fils de Soma. Ce sont ceux qui en premier donnaient à ceux qui aspiraient à l'illumination, le breuvage miséricordieux et efficace du repos de contemplation ou d'extase. Ce sont ceux qui, en dignes fils du matin intellectuel savent retenir dans leur corps conservé sans injure le sous-degré de l'être nerveux en sa naturelle

habitation, afin que, de retour à la région nervo-physique, ils puissent reprendre le corps déposé par eux, ce qui leur donne le droit d'être appelés « les enfants de la résurrection. »

Ce sont eux qui ne purent être retenus par Yama. C'est pourquoi l'évocateur leur demande d'arracher à son pouvoir les sacrifices humains, dont l'offrande fait ses délices, afin qu'ils soient heureux et que les voyant ainsi sauvés et restaurés, ceux qui sont encore en possession de leur être intégral puissent être heureux aussi, dans l'espoir raisonnable que, eux non plus, les portes du royaume de Yama ne pourront les enfermer.

*
* *

Agni, viens à nous avec tous les Pitris bons, généreux et sages qui demeurent près du foyer.

*
* *

Agni, viens avec les anciens Pitris, grands et saints, avec ceux qui montent le chariot des Dieux bienfaisants, qui boivent les mêmes libations, qui participent aux offrandes d'Indra pour qu'eux aussi puissent prendre leur place au foyer.

Pitris nourris d'Agni, vous qui êtes capables de sympathie pour nous, venez ici vers nous. Prenez les places qui vous sont préparées. Participez sur le gazon, à l'offrande que nous présentons. Grâce à votre aide, nous lutterons avec la force des héros qui ne manquent de rien.

*
* *

Agni Djatavedas, acceptez et manifestez ces offrandes odorantes. Donnez-les aux Pitris avec la Svadha ; ainsi elles leur seront chères.

Toi aussi, divin Agni, participe aux offrandes que nous te présentons.

Agni Djatavedas, tu connais tous les Pitris, ceux qui sont ici et ceux qui n'y sont point, ceux qui nous connaissent et ceux qui ne nous connaissent pas. Puissent nos offrandes leur agréer.

Tous ceux qui ont été les holocaustes du foyer aiment entendre la voix du radiant.

Développe en eux ta magnificence, et forme pour chacun d'eux un corps qui manifeste son être plus raréfié où et comme il le veut.

*
* *

Méditation de Damana de l'ordre de Yami

Plein de tendresse est l'appel du fils de Yami à Agni le bienfaisant ; car de l'intelligence des Pitris du foyer dépend l'efficacité de leur aide, la sagesse de leur conseil, la force de leur protection.

Plein de sagesse est l'appel du fils de Yami à Agni le sage et le bienfaisant, pour qu'il vienne avec les anciens Pitris : car ceux qui passent, en allant et en revenant, à travers l'empire de Yama, ont besoin d'une sagesse spéciale. C'est grâce à une intelligence supérieure qu'ils peuvent non seulement passer et repasser à travers la région troublée du degré nerveux, mais aussi traverser l'état nerveux sans injure, et participer, dans les raréfactions plus subtiles, aux offrandes faites à Indra.

Hymne funéraire

— Agni, garde toi de brûler celui-ci. Garde-toi de le consumer. Ne déchire pas sa peau, ni aucune partie de son corps Agni Djatavedas, si tu es satisfait de nos offrandes, viens avec les Pitris et accorde lui ton secours.

*
* *

Si tu es satisfait de nos offrandes, Djatavedas, entoure-le de Pitris. Il est ici pour obtenir un corps qui transporte son âme partout où il voudra, pour qu'il ne soit pas laissé au pouvoir des dieux funestes.

*
* *

Les yeux qui voyaient le soleil, les oreilles qui entendaient le souffle du Vert sont fermés. Nous rendons respectivement aux raréfactions et à la surface de la terre ce

qui leur appartient. Va, donne aux eaux et aux plantes les constituants de ton corps en union avec elles. Mais, Djatavedas, conservateur de tout l'être, il y a en lui une partie immortelle. C'est elle qu'il faut réchaufler de tes rayons, enflammer de tes feux. Dans le corps formé par toi, transporte-la au monde des hommes évolués.

*
* *

Agni, fais-le redescendre ensuite parmi les Pitris ; qu'il vienne au milieu de nos invocations et de nos offrandes. Revêtu de vitalité, laisse-le prendre la forme de l'homme. Djatavedas, laisse-le réuni à un corps.

*
* *

Ne laisse aucun vautour, aucun hibou, aucun serpent, ni aucune bête de proie toucher ton corps. Qu'Agni, que Soma qui ont toujours étanché la soif des enfants, des sacrificateurs, te préservent de tous accidents.

*
* *

Sois entouré comme d'une armure contre le feu. Conserve dans tes os la moelle et la graisse. Qu'une lumière active, victorieuse, superbe, fière de son éclat s'étende autour de toi, préservant ton repos de toute injure.

*
* *

Agni le bienfaisant, regarde ce calice. Il est cher à toi et à nous, car il contient une liqueur sacrée qui rend apte à participer au bonheur des immortels.

*
* *

Eloigne l'Agni mangeur de chair. Qu'il s'envole à l'empire de Yama, emportant avec lui seulement ce qui est en excès. Qu'une autre vie soit à tout l'être illuminé. En ce lieu ne sont pas d'holocaustes des Dieux.

*
* *

Je vois Djatavedas, plus fort qu'Agni mangeur de chair. Il entre dans ton habitation ! C'est à lui que j'offre ce Pitri. Que le divin fasse que sa lumière illumine ce foyer désolé.

*
* *

Que cet Agni dont le char est le degré d'être physique fasse honorer les Pitris, amis de Rita. Qu'il annonce les offrandes présentées aux hommes divins et aux Pitris.

*
* *

Avec des désirs ardents, nous plaçons ce corps où tu peux le réchauffer de tes feux. Sois content de ceux qui te font des offrandes. Viens, amenant avec toi les Pitris que nous sommes prêts à recevoir aussi.

*
* *

Agni, purifie ce lieu du bûcher. Qu'il soit lavé et balayé avec des brins d'herbes sèches. Que cet endroit devienne à nouveau propre et souriant. Que le purificateur s'y plaise, que cet endroit soit la joie d'Agni le bienfaisant.

*
* *

A MRITYOU par Sancoosduca de l'ordre de YAMI.

Mrityou passe par un autre chemin. Le chemin que tu devrais suivre n'est pas le chemin des Dieux. Je parle à ceux qui ont des yeux et des oreilles. Epargne nos enfants, épargne nos amis.

*
* *

Si vous voulez arrêter enfin les pas de Mrityou et prolonger votre vie, soyez purs, soyez joyeux. Formez beaucoup d'êtres. Cultivez votre moi quaternaire. Soyez distingués, en vos offrandes, d'Agni, le Seigneur de la lumière.

*
* *

Formation et dissolution ont succédé l'une à l'autre. Rions et dansons joyeusement et ainsi prolongeons notre existence. Voici que j'ai établi un rempart de protection pour les vivants. Qu'aucun, parmi nos peuples, ne le franchisse. Qu'ils vivent des centaines et des centaines de siècles. Qu'ils enferment Mrityou dans sa caverne. Les jours succédèrent aux nuits, les étés aux hivers, les jeunes

à leurs aînés. Sustentateur, fais que la vie de ce peuple soit prolongée.

*
* *

Lève-toi, entouré de tes forces ; selon tes forces actives fais des efforts pour soutenir celui que le temps a touché. Puisse Tvachtri, remarquable comme un de longue et noble lignée, être attiré par ton dévouement et t'accorder une longue vie.

*
* *

Faites place à l'approche des matrones vertueuses possédant encore leur époux, qui apportent ici des nards précieux. Exemptes de larmes, exemptes de douleurs, couvertes de riches parures, elles se lèvent auprès du foyer.

*
* *

Et toi, Veuve ! va à l'endroit où il y a encore la vie pour toi. Soigne les enfants qu'il te laisse, celui qui n'est plus là. Tu fus une digne épouse pour l'Initié à qui tu t'es librement donnée.

*
* *

Je mets cette partie d'un cercle dans la main droite du trépassé, pour qu'il participe à la force, à la gloire, à la prospérité dans le domaine de Yama. O toi ! Voilà ce que tu es devenu ! Nous aussi, les hommes pathétiques, nous triompherons de Mrityou, notre puissant ennemi.

Va trouver la terre, la mère magnanime et douce qui s'étend au loin, toujours jeune, qu'elle soit comme un doux tapis pour celui qui honora les anciens de sa race et sera honoré de ses descendants. Que la douce mère te protège de Niraita.

Terre, soulève-toi ! Ne fais point de mal à ton enfant. Sois pour lui une couche fraîche et douce. Terre, couvre-le, comme une mère couvre son enfant d'un pli de sa robe.

*
* *

Que la terre se soulève pour toi. Que sa puissance t'enveloppe doucement. Que ton habitation, que nous visite-

rons chaque jour soit pour toi un refuge. J'éparpille la terre autour de toi. Je forme un cercle autour de toi pour que tu ne sois pas troublé. Que les Pitris gardent ta demeure. Que Yama ne te trouble pas ici.

*
* *

La femme du trépassé : — Les jours sont pour moi comme des flèches sans plumes. J'arrête mes larmes, comme un frein le coursier. Personne ne peut-il m'aider dans ma douleur ?

Cavacha : — Pour le bien de cette femme fidèle, je resterai tout près du char emportant Pinchat à la fosse. Je défie le courroux de Yama. Que tous les Dieux bons me protègent, car je crains la venue des méchants. Pitris bienveillants, soyez magnanimes et entourez-moi de tous côtés. Car les enfants de Yama me regarderont comme leur adversaire ; ils viendront contre moi comme des rivaux furieux. Venez à mon aide, vous tous, êtres qui aimez la terre et l'homme de peur que je ne sois comme un oiseau pris au piège, comme un rat pris qui se ronge la queue.

Pitris bienveillants, ne permettez pas aux vexations de me dévorer, moi votre chantre.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

Ala : « Pourquoi mon bien-aimé est-il troublé ?

Ai : « Parce que mon attention est attirée vers deux choses à la fois. L'une est le rouleau contenant le récit de la traversée des degrés plus raréfiés de l'Etat Physique, accomplie par Aleh Tshbe, le premier né d'Al, le principal gardien de troupeaux de la lignée d'Attanée Oannes, récit fait par Aleh Tshbe lui-même après qu'il eut repris le corps assumé par Al chy. Ce récit fut reçu et conservé par Aoual alors homme sur la terre et chef de la Hiérarchie dans l'île située au sud du Pays Central. D'autre part, ce qui se passe dans un cadre carré attire mon attention, et par suite de cette division je ne puis rien sentienter clairement et sûrement. Ma tête brûle toute enfiévrée et mes membres sont alourdis. »

Au bout d'un moment, Arayah entre, s'approche d'Ai et met sa main sur le front du Royal Initié.

Ai : « Le contact de votre main est comme l'eau fraîche pour l'altéré. Pourquoi êtes-vous venu ici ? »

Arayah : « Ala me demanda mentalement de venir à votre aide, et je suis venu. »

Ai : « Comme toujours vous êtes le bienvenu, notre fort aide. »

Arayah : « Reposez-vous et ne sentientez rien. »

Ai : « Qu'y a-t-il de dérangé ? »

Arayah : « Simplement votre propre activité qui vous a rendu visible à deux intelligences ayant conservé leur individualité nerveuse et à qui se rapportent les événe-

ments enregistrés dans le rouleau et dépeints dans le cadre. »

Ai : « Pourtant Aleh Tshbe et Auram étaient tous deux trop sages pour me causer ce trouble. »

Arayah : « Ce n'est pas eux, mais des individualités moins parfaites qui luttent ainsi pour l'appui de votre pensée qui leur permettra une plus ample matérialisation. Dormez et éveillez-vous à la compréhension de ce qui est dans le cadre. Vous serez libre ensuite de lire le rouleau. »

Ai dormit alors jusqu'à l'aube, et Arayah veilla sur lui. Quant à Ala, elle se promenait et se reposait dans la forêt entourant le lieu de repos d'Ai, elle écoutait le chant des oiseaux, jouissait du parfum des fleurs printanières, baignait ses pieds et ses mains dans le ruisseau limpide qui arrosait les grands arbres.

A l'aube du troisième jour, elle entendit mentalement la voix d'Arayah qui l'appelait par son nom. En rentrant dans la chambre elle trouva Ai seul, dormant calme et heureux.

— « Comme ils sont efficaces les soins de notre grand ami, Arayah le tout fidèle ! dit-elle alors. »

En mentalité Arayah répondit : « Il y a la fidélité du devoir et celle de la force pathotique. La première est méritoire, la seconde ne peut avoir de mérite. Par conséquent ce que nous faisons n'a pour nous aucune valeur. »

Ala médita sur cette parole jusqu'à ce qu'Ai s'éveillant lui dit : « Dans le cadre carré il y a une autre scène. Je vois encore un jeune homme à visage douloureux et sa jeune femme dans tout l'éclat de sa radieuse beauté. »

(à suivre).

LES QUATRE GRADATIONS

Le septième jour du septième mois : dixième heure.

Une forêt de cèdres sur le versant sud d'une chaîne de montagnes aux sommets couverts de neiges éternelles. Ces cèdres descendent de ceux que planta Esral, le septième fils d'Abiad, qui les avait reçus d'Aoual, Tiphérès, le parfaitement beau. (1)

Au milieu de la forêt s'étendent les eaux pures d'un lac où flottent les larges feuilles vertes et les fleurs blanches au cœur d'or des nénuphars.

Au milieu du lac, se trouve une île chère aux oiseaux dont le gai plumage rivalise d'éclat avec le coloris des fleurs suspendues aux plantes grimpantes, cherchant le faîte des grands arbres, pour s'épanouir au soleil.

Sur la rive du lac, au nord, se dresse un cèdre gigantesque dont le feuillage étoilé, aux tons verts nuancés, plane au-dessus des eaux comme pour s'y mirer.

De temps en temps, dit la légende, ceux dont les yeux de l'être nerveux sont ouverts aperçoivent dans le miroir des eaux un visage ainsi qu'une forme d'homme d'une extraordinaire beauté. Et ceux qui possèdent l'ouïe nerveuse, entendent une voix semblable au doux murmure des eaux qui dit : « Voici Aoual, voici Tiphères dont la mélodieuse voix se confond avec l'harmonie de l'universel cantique des eaux ».

Debout, près du cèdre géant, au bord du lac, se tient un

(1) Voir la *Tradition Cosmique*, t. II, p. 14.

jeune homme ; c'est Viburha, le Néophyte de sixième année, Viburha, de la Hiérarchie centrale, le royal dernier né de la race solaire.

Viburha — « Sur le conseil de Paramani, je suis venu au sein de la forêt des cèdres auprès du lac des nénuphars. Paramani m'a dit : « Demeurez-là quarante jours et quarante nuits, et ce que vous devez faire vous sera dévoilé, votre rôle au milieu de nous vous sera révélé, dernier né de la pure race solaire.

Obéissant à la parole de Celui qui est l'ami d'Indra, j'ai passé en contemplation tout un cycle lunaire. La nuit de mon arrivée, la lune dans son plein miroitait sur les eaux que je vis, en rêve, berçant à leur surface le lotus sacré.

Chaque matin et chaque soir les fauves ainsi que les êtres timides de la montagne et de la forêt viennent s'abreuver près de moi. Mais ils ne m'attaquent ni ne me craignent, sachant discerner, grâce à cet instinct qui souvent manque à l'homme, leurs amis de leurs ennemis.

Ne pouvant ni prendre une place, ni remplir une mission, si ce n'est en dualité d'être, je me disais : Assurément ici celle qui est mienne me trouvera. Mais ni Vierge terrestre, ni Vierge des splendeurs lunaires ne m'est venue.

***

Mon dernier jour de solitude est arrivé. Aucune n'a mis sa main dans la mienne en disant : « Je suis tienne, fondons ensemble une famille sainte afin que la pure race solaire soit perpétuée sur la terre. » Voici, je me reposerai du repos de contemplation, qui est le portail du repos plus profond, et s'il en est une qui sur la terre soit en affinité avec moi, elle pourra voir ma lumière aurique et venir vers moi ».

Au pied du cèdre, Viburha s'étend et s'endort, et tandis qu'il dort, sur le lac dans le clair de lune glisse une pirogue portant, vêtue de blanc, une jeune passive d'exquise

beauté, dont les cheveux dénoués font derrière elle, flotter leur splendeur ainsi qu'un manteau d'or.

Au moment de toucher la rive où dort Viburha, elle s'élance hors de la pirogue et se hâte vers lui.

Nuddanah. — « Moi Nuddanah ai ouï en sommeil ta voix qui me disait : Viens à moi, bien aimée. Et me voici car le rayonnement de ton aura est comme le rayon d'un phare guidant le marin. L'apercevant dans mon sommeil je me suis dit : « Là se repose le dernier né de la royale race solaire : Je me lèverai et j'irai vers lui, car il m'appelle ».

Il dort... Il n'entend pas ma voix, ou bien, s'il l'entend, aucun signe extérieur ne le manifeste. Il est plus beau que les fils des hommes, et je sais que lorsqu'il me parlera, de ses lèvres coulera la douceur comme le miel coule des rayons de cire ».

Elle s'approche davantage. « Comme j'entre dans son aura, mon être entier est pénétré d'une paix ineffable que peuvent seuls donner ceux qui à travers les âges ont bu aux coupes de Soma.

Les eaux du lac ondulent paisiblement, berçant parmi les nénuphars la pirogue qui m'apporta. Qu'elles sont belles les eaux du lac irradiant au clair de lune ! Qu'elle est profonde l'ombre du grand cèdre sous les branches duquel repose celui qui m'appela, celui que tout mon être aime de l'amour de prédilection. Cependant plus plein de repos que les eaux paisibles, plus profond que l'ombre du cèdre est le surombrement violet de ton aura, fils de l'homme, dernier de la race solaire ! »

Elle entre dans l'aura. « Avec délice j'entre dans ton surombrement. » Comme Nuddanah dort, Viburha s'éveille et se lève. Il soulève Nuddanah, la porte dans la pirogue qui glisse à travers les nénuphars jusque vers une petite île au milieu du lac.

Nuddanah en sommeil : « Mon bien aimé est à moi et je suis à lui. Il me conduit parmi les nénuphars »,

***

Viburha. — La lune a disparu derrière les sommets neigeux : le matin a lui, le soleil a surgi dans l'Est ; il a franchit l'arche d'azur, il a disparu dans l'ouest. Maintenant l'étoile du soir est suspendue à la voûte violette comme une goutte de rosée lumineuse. L'une après l'autre les étoiles s'allument. Et les eaux du lac ondulent toujours sous la radieuse clarté lunaire. Les voix de la nuit se sont éveillées et l'air est plein de mélodies, mais ma bien-aimée dort encore et je n'entends pas le son de sa voix. » Il se penche vers Nuddanah et la prend par la main : « Laisse-moi entendre ta voix si douce ».

Nuddanah ouvre les yeux, se lève à demi et regarde fixement vers l'Est comme dans une vision lointaine.

« Je vois un double portail au-dessus duquel brille une lumière aussi éclatante que le soleil de Midi. Dans la lumière se trouve un signe écrit, mais je ne sais pas ce qu'il signifie. Que mon bien-aimé comprenne le sens du signe »...

— « C'est celui de l'Immortalité terrestre ».

***

Quatre marches conduisent au double portail. Pour l'atteindre, il faut les gravir. Regarde : sur chacune des quatre marches se tient debout quelqu'un qui a la forme d'un homme, bien qu'il ait quatre ailes.

Le vêtement aurique de celui qui est debout sur la première marche est de vert émeraude nuancé de vert couleur d'orge tendre. Il se penche et trace sur la marche des caractères qui me sont inconnus. Que mon bien-aimé comprenne ce qu'il a écrit »...

« Ce qu'il a écrit signifie : « *L'individualisation de la Vie* ».

— « Regarde, regarde, il te tend un petit rouleau. »

— « Je n'entends point, je ne vois point. Que ma bien-aimée prenne pour moi le petit rouleau et lise ce qui s'y trouve écrit ».

— « J'ai pris le rouleau, et quoique je n'en comprenne point les caractères, je saisis le sens des étincelles bleues qui vont et viennent avec le même léger crépitement que font celles des tisons au feu. Et je lis : La Vie est universelle. Tout, dans les immenses régions de la substance éternelle, tout dans l'empire infini des formes, tout vit, cependant elle n'est pas individualisée de façon permanente dans les « matérialismes ». Même les intelligences libres ne sont pas retenues dans la forme individuelle, et en proportion des densités de lasubstance des matérialismes est aussi la brièveté de l'individualisation de la vie. L'homme qui voudrait gagner les portails qui mènent à l'Immortalité terrestre, doit tout d'abord être maître de la science qui concerne l'individualisation permanente de la Vie ».

Viburha. — « Formons un être à notre propre similitude. Ensemble, soufflons dans ses narines le souffle de la vie, pour qu'il vive à jamais ».

***

Viburha — « Un fils nous est né. Un fils nous est donné. Son règne est un règne éternel, son empire n'aura pas de fin. Appuie-toi sur moi, ma bien-aimée, et je te porterai, toi et l'enfant qui est nôtre, et ensemble nous gravirons la première gradation, car en cet enfant nous avons individualisé la vie à tout jamais ».

***

Une voix. — « Pourquoi ton visage est-il triste, fils de la race solaire ? Pourquoi pleures-tu. fille de la lune ?

Viburha : — « Hélas ! pour notre fils qui s'en est allé loin de nous, parmi les animaux de la forêt, contentant, comme eux ses désirs, ne différant point d'eux en apparence si ce n'est pas la forme ! »

Une voix : « Ne sois pas affligé, Viburha. Ne pleure point Nuddanah, mais préparez-vous plutôt à monter la deuxième gradation que vous a voilée le chagrin.

***

Viburha. — « Sèche tes larmes, Nuddanah, regarde là-haut ma bien-aimée et dis-moi ce que tu vois.

Nuddanah. — « Je vois la seconde gradation qui mène au double portail au-dessus duquel se lit, au centre de l'étoile brillante, le signe de l'Immortalité terrestre. Mais tandis que l'étoile était de la couleur des émeraudes et des rubis fins, voici qu'à présent elle est faite d'éclairs bleus jaillissant en rayons aussi fins que des fils de soie non tissée.

***

Une voix. — « La main dans la main, vous avez gravi la seconde gradation. Reposez-vous. »

Viburha et Nuddanah reposent sur la deuxième marche, et comme ils reposent, quatre êtres à forme d'homme, ayant chacun quatre ailes, descendent et se placent autour d'eux. Leur vêtement aurique est de couleur bleue semblable au lapis lazuli. Tandis que les deux ailes supérieures de chacun d'eux sont étendues sur le couple endormi, leurs deux ailes inférieures les entourent, formant ainsi pour eux une clôture et un surombrement,

***

C'est l'aube. Une vaste forêt vierge à travers laquelle coule un grand fleuve. Si large est le fleuve que ses rives plantées de hauts arbres se perdent de vue l'une l'autre. Ce fleuve est le Zaïre qui court vers l'Océan.

Sur la rive droite, un baobab immense déployant ses branches horizontales et formant au milieu des tecks, des palmiers et des ébéniers, à lui seul toute une petite forêt. A son ombre, un homme herculéen, noir comme l'ébène, est couché.

Le baobab a sept mille ans. Et celui qui dort sous la tente gigantesque de son branchage, se souvient du temps où poussaient les tendres bourgeons de ses feuilles premières.

C'est Chabb Aïcha, le fils de Viburha et de Nuddanah,

qui jadis se nichait dans les bras de sa mère, quand elle gravissait la première des gradations...

Maintenant, près de lui, la gazelle, l'antilope, les doux hôtes de la forêt, viennent sans frayeur se désaltérer, jusqu'à ce que la voix des fauves quittant la jungle pour gagner le fleuve les mette en fuite. Les chacals, les lions, les panthères, les léopards, passent auprès de Chabb Aïcha endormi, sans le craindre ni l'effrayer non plus. A ses pieds s'enroule un pithon dont la compagne suspendue la tête en bas à l'une des branches du baobab, se balance d'un mouvement gracieux et ondulant au dessus du dormeur. Les grands babouins se disent entr'eux en voyant Chabb Aïcha : « Notre frère qui nous enseigna à marcher sur deux pieds dort profondément. » Autour de lui, à distance respectueuse des deux pithons, les singes en grand nombre, babillent et gambadent. Un rayon de soleil perce l'épais feuillage et met un cercle d'or sur le front de Chabb Aïcha,

Sous cette caresse il s'éveille, se lève, et boit à son tour l'eau du fleuve.

Puis, lentement, il se fraye un chemin tortueux sous les bois, tandis que retentit l'âpre ricanement des hyènes, et que les perroquets réveillés à ce bruit, crient et caquettent et voltigent semblables à des fleurs mouvantes au resplendissant coloris.

L'homme au teint d'ébène descend ensuite dans les eaux du grand fleuve, pour le traverser à la nage; sa largeur est de quatre milles (1), mais il ne s'arrête, ni se repose jusqu'à ce qu'il ait atteint la rive opposée. Alors secouant les gouttes d'eau qui scintillent sous les rayons du soleil matinal, il s'élance à la cime des cocotiers, mange la chair et boit le lait de leurs fruits savoureux, puis s'enfonçant dans l'ombre épaisse de la forêt profonde, de nouveau il s'étend à terre et s'endort.

(1) Un mille égale quatre kilomètres.

*
* *

Au dessus de Chabb Aïcha, parmi les branches, descend une légère brûme bleuâtre qui se concentre sur lui et l'enveloppe tandis qu'il dort. Ainsi entouré, il rêve un rêve qui diffère de tous ses songes d'auparavant, et lorsqu'il se réveille, une expression de tristesse est sur son visage.

Chabb Aïcha : « Les fauves et même les plus intimes hôtes de la forêt ont des réduits et des trous où ils enfantent leurs petits. Les oiseaux ont des nids pour leurs oiselets : je suis entre tous ceux qui peuplent les bois le premier en force et en subtilité, et cependant je ne connais ni le père de qui je suis né, ni la mère qui m'enfanta et m'allaita, ni le lieu de ma naissance.

Jusqu'à présent je me contentais du seul plaisir de vivre, mais maintenant de nouveaux désirs s'éveillent en moi, et pour la première fois je souffre...

J'appellerai les chimpanzés et les cacatoës pour qu'ils m'amusent de leurs histoires bizarres. Que m'importe comment j'ai été mis au monde. Je suis le roi de la forêt et tous les habitants de mon royaume, jusqu'aux poissons du grand fleuve reconnaissent ma puissance et m'obéissent sans crainte, car je leur fais du bien et non du mal.

Une seule fois mon autorité a été contestée par une bande de gorilles, mais dès que j'apparus au milieu d'eux, ils prirent la fuite. Jamais encore je ne me suis demandé jusqu'à maintenant : « Suis-je heureux et content dans ma forêt royale. ? »

*
* *

— « Pour la première fois les contes des chimpanzés et des perroquets ne m'ont ni intéressé ni amusé. Pourquoi ? A peine avaient-ils commencé leurs premières histoires que je les congédiai tous. Et tandis qu'ils s'en allaient, les uns volant, les autres bondissant, j'ai vu sur une branche un oiseau aux plumes aussi noires que les prunelles des oiseaux de nuit. Il n'avait aucune beauté, sa voix était morne ; mais l'histoire qu'il me conta est merveilleuse.

« Chabb Aïcha, disait-il m'appelant par mon nom, m'a demandé qui est son père et quelle est sa mère. Qu'il sache que son père est le dernier de la pure race des fils du soleil et sa mère la plus belle des filles de la lune. »

Et comme je m'étonnais, l'oiseau continua d'une voix semblable au craquement des branches lorsque le vent balaye la forêt : « C'est une chose étrange et triste que Chabb Aïcha puisse être content de demeurer parmi les animaux de la forêt tandis que semblables au soleil gravissant l'arche de la voûte céleste, celui qui l'engendra et celle qui le mit au monde, montent vers la lumière toujours plus radieuse ».

***

Chabb Aïcha: — « Qu'est-ce donc que cette brume légère, à la couleur d'éclair qui m'entoure partout où je suis. En allant vers l'eau calme et peu profonde où mes sujets de la forêt s'abreuvent, j'ai vu mon image comme souvent je la vois, et d'ordinaire cela me réjouit : mais maintenant, je me suis aperçu qu'entouré de la brûme bleuâtre je suis noir et laid, et je me suis caché de peur que mes sujets, en me voyant, ne me méprisent. C'est seulement lorsque l'obscurité eut voilé la forêt que je me hasardai à sortir, et mon soulagement fut grand quand je pus m'assurer que les fauves et les oiseaux, à mon approche, ne paraissaient pas avoir aperçu ma laideur. M'enhardissant donc, je m'avançai vers une troupe d'éléphants, mais, à ma vue la belle compagne de celui qui la conduisait se détourna et la troupe entière la suivit. Alors cette pensée m'est venue : « A mesure que la nuit avance, ma laideur s'accroit, et petit à petit tous les hôtes de la forêt, avertis par leur instinct ou impressionnés par la pensée que j'ai de moi-même se détourneront aussi. Et couvrant de mes mains noires mon noir visage, je pleurai.

Comme je pleurais, l'oiseau au noir plumage croassait, et tout d'abord je ne compris pas son langage, mais ensuite j'ai su qu'il disait :

« Ce n'est pas vous, mais la lumière qui vous entoure qui les fait fuir. » Levant la tête, j'interrogeai l'oiseau et lui dit : « Qui êtes vous. »

Il répondit: « Je suis l'oiseau de la connaissance: suivez-moi et vous ne serez plus Chabb Aïcha mais Aïcha Tedry (1) Il vaut mieux quitter de bon gré votre domaine plutôt que d'en être expulsé par manque d'affinité de vos sujets.

Je répondis : Cette demeure est la seule que je connaisse et je ne suis point pressé de la quitter. Les serpents et ceux de mes sujets qui sont sages dorment pendant la saison des froids, des vents et des tempêtes : Moi donc qui suis de plus en plus transi de froid à mesure que s'accroît la brûme bleuâtre, j'entrerai aussi dans une caverne au cœur de la forêt et je m'endormirai jusqu'à ce que se lèvent des jours plus heureux.

***

Chabb Aïcha:«Combien de temps ai-je dormi? Je l'ignore, mais je me souviens avoir fait en dormant des rêves étranges. C'est à peine si je me les rappelle. Cependant l'un d'eux me semble être d'hier. Je rêvais que la brûme bleue devenue de plus en plus épaisse, ne m'entourait pas seulement, mais encore me pénétrait de sa froide et claire lumière. Il me semble qu'au lieu d'être laid, j'étais plus beau qu'aucun des êtres de la forêt ou même de ceux que j'ai vus en rêve ».

Chabb Aïcha se lève, quitte la caverne et se hâte vers le miroir des eaux peu profondes où se désaltèrent les bestioles de la forêt. Il se penche au-dessus des eaux immobiles, y découvre un visage illuminé par une lumière inconnue et se redressant, les bras étendus, il s'écrie : « Désormais qu'ai-je à faire avec les animaux de la forêt? Moi le fils du fils de la royale race solaire et de la fille très belle de la lune?

---

(1) La progression.

Désormais toute ma vie sera une incessante recherche de la connaissance, car la connaissance est aussi la puissance ».

Comme il parle ainsi, il se trouve en présence d'une bande menaçante de gorilles armés de batons arrachés aux arbres. Seul et sans armes, il s'enfuit devant eux, et plus rapide qu'eux, s'élance vers le fleuve, disparaît à leurs yeux, en plongeant dans les eaux ; et lorsqu'ils se sont retirés, il gagne la rive opposée et s'affaisse, épuisé et las, sur le sol.

Le corbeau se perche sur l'une des branches basses de l'arbre au pied duquel il est étendu,

Le corbeau : — Ah ! Ah ! Les habitants de la forêt qui considéraient Chabb Aïcha comme leur ami et leur protecteur, ne connaissent plus maintenant Haïcha Tedry. Il ne voient plus en lui l'ami, mais le maître !

Haïcha Tedry : — Cela est vrai. Il y a désormais entre moi et ceux qui étaient miens une division qui m'attriste. »

Le corbeau : — « Un peu de connaissance est chose dangereuse. Si vous voulez prévaloir sur les habitants de la forêt, c'est sur la connaissance, non sur la force qu'il faut compter. »

Haïcha Tedry : — C'est vrai. Jusqu'à présent, je traversais le fleuve sans fatigue. A présent je suis épuisé et las. D'où cela vient il.

Le corbeau :— De ce que vous êtes passé de l'individualisation de la vie à l'intellectualisation de l'individualité et la sustentation qui suffisait à l'entretien de la force vitale ne suffit plus maintenant à entretenir à la fois la force vitale et la force intellectuelle.

Haïcha Tedry : — Je suis plein de soucis. Pour la première fois, je souffre.

Le corbeau : — La souffrance est la compagne de l'évolution,

Haïcha Tedry : — « Si je pouvais redevenir ce que j'étais.

Le corbeau. — « Autant vaudrait demander au fleuve de remonter vers sa source que désirer revenir sur ce qui est passé. Et même si vous le pouviez, vous ne le voudriez pas. »

Haïcha Tedry. — « C'est vrai. Que faire alors?...

Le corbeau: (Après un silence). « Je ne sais pas. Je suis le précurseur de quelqu'un qui sait mieux que moi. Vous n'avez plus besoin quand le soleil se lève, des lueurs d'étoiles. Adieu je m'en retourne d'où je suis venu. »

***

Haicha Tedry. — « La nuit est venue. C'est le temps du repos. Mais le sommeil me fuit, le ciel est obscur : aucun rayon de lune ou d'étoile, seulement le froid bleu clair qui m'enveloppe et me pénètre de plus en plus.

***

Haicha Tedry. — « Qu'est-ce que ceci ? A l'extrémité du nuage bleu apparaît un être comme je n'en ai jamais vu, souple comme un jeune pithon, irisé comme l'arc en ciel ou la goutte de rosée. Pourquoi me voile-t-il sa figure. Il s'approche doucement. Peut être vient-il vers moi en ami...

Maintenant sa figure n'est plus voilée. Elle ressemble à la mienne telle que je la vis dans le miroir des eaux, mais elle la dépasse en beauté comme la mienne dépasse elle-même en beauté celle du gorille. Sur sa tête se trouve une couronne semblable à un cercle de gouttes de rosée au lever du soleil, et sur son front une lumière semblable à celle de l'étoile du soir.

Ses yeux cherchent les miens : je lui parlerai...

Qui êtes vous. Et pourquoi êtes vous venu ?

L'ami. — « Appellez moi Mouassel, car je suis venu pour vous conduire aux profondeurs centrales de la forêt.

Haicha Tedry. — « Pour cela je n'ai besoin d'aucun guide, car je connais chaque sentier de mon domaine beaucoup mieux qu'un étranger. La forêt m'est familière ainsi

que ses habitants. C'est moi qui ai nommé tout ce qui s'y trouve, depuis l'herbe minuscule jusqu'au grand baobab, de la plus petite chose qui rampe dans la poussière jusqu'aux êtres les plus énornes de la terre et des eaux.

Mouassel. — « Cependant vous ne connaissez pas l'arbre de la connaissance planté sur le chemin qui mène à la source de vie. Vous ne connaissez pas les être radieux, aux quatre ailes, qui veillent sur l'arbre ni ceux à la beauté voilée qui reposent auprès de la source. Suivez moi.

Haicha Tedry. — « Pas maintenant, car je suis fatigué : je voudrais être seul, laissez-moi.

A ma demande, l'être étrange est parti, et maintenant qu'il est parti, de nouveau, je me sens isolé. J'ai toujours habité la forêt : c'est moi qui en ai planté les arbres, Comme c'est étrange qu'il y ait un arbre et une source qui me soient inconnus !

Une voix.— « Ne laissez personne vous conduire vers la connaissance dont vous n'éprouvez pas le désir. La lumière qui réjouit l'aigle. aveugle le hibou. Si les eaux du grand fleuve coulaient dans l'affluent,elles inonderaient et dévasteraient le sol au lieu de le féconder. Prenez garde,Haïcha Tedry : Ne cherchez pas ce qui est au delà de vos conceptions. car même si vous trouvez l'arbre de la connaissance, son fruit sera amer, et la source de vie sera pour vous et pour les vôtres une source de mort.

Haïcha Tedry — Je suis troublé. Ma vie simple dans la forêt est finie. Je vois et j'entends des choses que je ne comprends pas. Je fermerai les yeux et les oreilles et m'endormirai».

Tandis qu'il dort,les principaux habitants de la forêt s'approchent avec précaution : ils examinent la lumière qui l'entoure, et quelques-uns entrent en elle.

***

Mouassel réapparait. — Quelle est merverveilleuse l'œuvre d'Aaïcha Tedry. »

Haïcha Tedry. — « J'ai dormi et maintenant que je m'éveille, je m'émerveille de ce que je vois.

Mouassel.— « Levez-vous et suivez moi.Je vous menerai versla connaissance qui mène à a vie. Pour vous même, vous refusiez ce grand bien, mais comment le refuseriez vous pour cette multitude dont vous êtes l'évoluteur-né.

La voix.— Fils de l'homme,dernier de la race solaire,fils aussi de la fille de race lunaire, ne suivez pas celui qui se nomme Mouassel.

Haïcha Tedry à Mouassel. — Je ne te suivrai ni me laisserai conduire par toi, car pour moi tu n'es pas Mouassel, mais Iroua.

Mouassel souriant avec ironie. — « Il ne manque pas d'habitants de la forêt qui, pendant votre sommeil, ont pris votre similitude. Et parmi eux il en est qui me suivront volontiers. Nous n'avons aucun besoin d'un fils de races solaire et lunaire. Puisque tu refuses la connaissance qui est la puissance, d'autre gouverneront ton domaine. Que ceux qui désirent la connaissance, qui est la puissance, me suivent. »

Un tiers de ceux qui entendent Mouassel le suivent, deux tiers restent avec Haïcha Tedry.

Mouassel — Cachez-vous, toi et les tiens, de peur, qu'à leur retour, ceux qui me suivent ne vous chassent de la forêt.

***

Nuddanah à Viburha.— Hélas pour notre fils qui,avec le petit nombre de ceux qui sont restés avec lui, cherche un refuge dans les antres des lions et dans les cavernes de rocher. L'air de la forêt est plein de soupirs et de gémissements, car ceux qui ont suivi le tentateur, conduits par lui avant que le temps soit venu vers l'arbre de la connaissance, se sont accrus et multipliés : maintenant les forts oppriment les faibles d'autant plus qu'ils ont à satisfaire des désirs plus insatiables. Chacnn vit pour soi-même

sans autre mobile que l'ambition personnelle, sans autre but que la domination égoïste, et ceux qui gouvernent substituent à la vraie puissance qui leur fait défaut,les perfidies de la politique.

Viburha. — « Hélas ! trop bien je sais, trop bien je sens tes souffrances et ta douleur. »

Une voix.— « Ne pleurez pas Nuddanah. Ne vous lamentez pas, Viburha, mais plutot réservez vos forces afin de pouvoir gravir la troisième gradation.

Viburha.—« Dis mon bien aimé, si tu vois le rouleau de celui qui est debout sur la troisième gradation, et si tu peux lire ce qui s'y trouve écrit.

Nuddanah. — « Je vois celui qui est debout sur la troisième gradation vêtu de pure blancheur et tenant en main le rouleau sur lequel est écrit :

« *La Spiritualisation de l'Intelligence.* »

***

Haïcha Tedry se tient debout dans la caverne où il s'est réfugié pour fuir ses ennemis qui le poursuivent et veulent lui ôter la vie.

Haïcha Tedry.— « Les fauves ont leurs antres, les petits animaux de la forêt leurs terriers, et les oiseaux leurs nids, mais il n'y a pour moi aucun lieu de repos. Ceux qui me haïssent m'ont poursuivi jusqu'en cette dernière caverne, qui cependant m'appartient de droit. S'ils me chassent d'ici, je n'aurais plus un seul morceau de terre où poser le pied. Je me suis traîné jusqu'en cette caverne qui, dit on, conduit à la mer. Mon être entier est las, mes yeux sont alourdis de sommeil.

La voix.— « Dors, fils de l'homme et n'aie pas peur. Plus grande est la puissance qui est pour toi que celle qui est contre toi. »

Haïcha Tedry. — Je métendrai et me reposerai. Peut-être la puissance qui m'est favorable me protègera-t-elle, de sorte que je puisse dormir en sûreté. En fermant les

yeux je vois la mer lointaine irradiant au clair de lune, et la blanche radiance semble me perméer.

La voix. – « Dors, dors, n'est-ce pas la fille de la lune qui t'enfanta et t'allaita. »

Haïcha Tedry s'endort. Et tandis qu'il dort, il est enveloppé de lumière blanche. Recevant en lui cette lumière, il la répand autour de lui de plus en plus radieusement. Ses rayons argentins remplissent la caverne puis le sentier qui va vers la forêt.

Une multitude conduite par Mouassel s'avance avec des cris et des malédictions.

Tout à coup, Mouassel s'arrête près du dernier lieu de refuge de Haïcha Tedry, en disant : « J'ai changé d'avis. Celui que nous cherchons n'est plus parmi nous.

Un disciple. — « Quelle est donc cette lumière blanche qui sort de la caverne ? »

Mouassel. — « C'est la lumière de la pleine lune. »

Le disciple — « Què non ! la clarté lunaire tombe des cieux et ne monte pas de la terre. »

Mouassel – « Venez, c'est moi qui suis le chef et le guide, moi qui vous ai conduit vers l'arbre de la connaissance et qui vous dit de retourner d'où vous venez.

Le disciple : « C'est parce que nous désirons la connaissance que nous ne nous détournerons pas d'ici avant de connaître avec certitude l'origine et la nature de cette lumière. »

Mouassel. — Je vous laisserai donc à vos recherches. » Il s'élève dans les airs. Un nuage le reçoit et le voile.

La lumière s'étend jusqu à envelopper toute la forêt ; peu à peu, les habitants qui la reçoivent et y répondent cherchent le degré de luminosité qui leur est le plus favorable et s'y reposent.

Haïcha Tedry qui voit en sommeil tout ce qui se passe :
— « Quelle merveille est ceci ? Par la lumière semblable à l'éclair, les habitants de la forêt avaient été non seulement classifiés mais encore divisés et subdivisés, et les

résultats étaient aussi terribles que tristes. Et maintenant quel changement ! Ce n'est plus l'intelligence tranchante et brutale comme l'épée qui régit la vie individuelle ; la prééminence appartient au contraire à celle qui tend vers ce qui est pur, noble, élevé, raffiné. Maintenant ce n'est plus en proportion de la quantité, mais en raison de la qualité de l'intelligence que le sceau blanc est mis au front des aspirants. Le fruit que Mouassel donna, avant le temps de sa maturité, à ceux qui l'écoutèrent n'est plus acre et malsain mais agréable et bienfaisant. Il n'y a plus de divisions de race on de caste, il n'y a plus la rude contrainte de la force brutale, ni l'huile empoisonnée de la ruse. Les habitants de la forêt entrés dans la lumière blanche ne luttent plus entre eux par la violence ou la perfidie, mais se groupent pas ordre d'affinités afin d'obtenir la réalisation de leurs conceptions les plus pures. Jusqu'ici, malgré ses souffrances et ses afflctions, ma mentalité reconnaissait dans l'intelligence un seigneur et maître : à présent mon esprit s'en réjouit comme d'un sauveur.

Désormais tout être de bonne volonté peut demeurer dans la forêt comme en un lieu sûr. Nul ne portera plus d'armes au côté par crainte des autres. Tous comme un seul troupeau paîtront et se reposeront ensemble. Ils travailleront en commun. Dans toute la vaste étendue des bois, aucun ne cherchera à nuire ou à détruire : le lion et l'agneau s'étendront côte à côte. Et moi-même n'étant plus chassé de lieu en lieu pourrai me reposer du sommeil d'assimilation.

***

Haïcha Tedry. — Du sommeil d'assimilation je me suis éveillé, et j'ai trouvé à travers les cavernes, mon chemin vers la mer.

Qu'il est beau le monde des ondes mouvantes sous la blanche clarté de la pleine lune. Je salue ta beauté, ô reine de l'Océan et de la nuit. Ses ondulations qui portent vers

la rive son reflet de pure blancheur baignent mes pieds. Une voix en moi porte ce témoignage : « Tu es le fils de Nuddanah, de la royale race lunaire. »

***

Je me couche sur les eaux irradiées, comme un enfant sur le sein de sa mère, et elles me bercent en repos plus profond. Et de ce repos je m'éveille, dans l'activité de la passivité, bien loin, bien loin de ma demeure sylvestre; là, dans un vaste continent, se trouve un pays qui s'étend comme un promontoire séparant les eaux.

Une voix. — « Ah ! quelles grandes merveilles y seront proclamées ! »

Aïcha Tedry. — « J'entends un son lointain plein d'harmonie. J'irai vers l'endroit d'où vient cette harmonie, et peut-être la comprendrai-je. »

Il quitte la rive et s'en va vers le continent du nord.

Haïcha Tedry — « Je suis arrivé à la pointe du promontoire de l'est. A l'ouest se trouve le monde des eaux que la lune illumine. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits j'ai voyagé : je me reposerai maintenant auprès de la source claire dont les eaux immobiles réfléchissent le feuillage cramoisi de l'arbre qui la surombre. »

Tandis qu'Haïcha Tedry repose auprès de la source, la lumière blanche couvre le promontoire et ceux des habitants du pays qui ont de l'affinité pour elle pénètrent dans sa splendeur et sont pénétrés par elle.

Dès le premier rayon de l'aube rose, une jeune fille sort de la forêt, une cruche sur l'épaule, pour recueillir l'eau de la source. C'est Tolteccah. Elle se tient debout près d'Haïcha Tedry endormi sous un grenadier.

Tolteccah. — « Ah ! voici celui que j'ai vu dans une vision de la nuit, celui dont j'ai entendu la voix et à qui j'ai dit : « Quelles grandes merveilles seront ici proclamées ! » Par mon désir et ma volonté je l'appelais, et le voici.

Aussi claire et pure que le clair de lune avant que l'aube ne l'ait pâli est la lumière qui l'entoure. Dans cette lumière

des êtres, grands et petits, s'assemblent comme s'assemblent mes colombes autour des corbeilles de blé. Mais ici les plus forts ne repoussent pas les plus faibles comme le font parfois mes colombes. Cependant il fait étrangement froid en ce lieu : j'irai vers le verger des pommiers, et peut-être me suivra-t-il.

***

Il m'a suivi jusqu'au verger des pommiers, mais il fait froid ici encore : j'irai dans le bosquet des orangers, et là, il me suivra peut-être,

Il m'a suivi jusqu'au bosquet des orangers, mais il fait froid. J'irai jusqu'à la touffe des dattiers, et peut-être me suivra-t-il.

Il m'a suivi jusqu'à la touffe des dattiers, mais il fait froid encore. J'irai jusqu'au lieu où fleurissent les ananas, et là il me suivra peut-être.

Il m'a suivi. Il dort au milieu des ananas. L'odeur de leur fruit mûr est délicieuse ».

Elle se penche sur lui. « Que mon bien-aimé se lève et mange du fruit odorant et doux, car il a voyagé beaucoup et le jus de l'ananas le rafraîchira ».

Haïcha Tedry s'éveille et voit trembler les doigts effilés qui lui tendent le fruit.

Haïcha Tedry. — « Pourquoi tremblez-vous. Assurément ce n'est pas par crainte.

Tolteccah. — « Je frissonne parce qu'il fait froid.

Haïcha Tedry se levant. — « C'est étrange : pour la première fois je sens aussi qu'il fait très froid. Pourquoi fait-il si froid ?

Tolteccah. — « A cause de la lumière blanche qui émane de vous. Elle purifie, mais elle refroidit aussi la radiance saphirine.

Haïcha Tedry. — « Mettez votre main dans la mienne. Peut-être ainsi sentirez vous le froid moins vivement. » Elle met sa main dans la sienne.

« Qu'il est beau notre pays natal, le pays qui divise les

eaux des eaux, dont le sol est propice à toute espèce d'essences rares, gloires de la forêt, riches en gommes aromatiques, en fruits et en épices délectables, le pays plein d'or et d'argent et parsemé de pierres précieuses, et peuplé de dix sortes d'oiseaux au doux chant qui égayent le jour et la nuit. »

Tolteccah. — « J'aime mon pays natal tel qu'il est, mais beaucoup plus beau est-il tel que je l'ai vu dans mes rêves. C'est étrange ; bien que ce soit la saison de l'été, il fait froid, très froid.

***

Viburha et Nuddanah se tiennent debout sur la troisième gradation.

Viburha.— « Les rudes conflits de l'homme animal et des animaux autres que l'homme ont cessé. La spiritualisation de l'intelligence a mis fin aux guerres subtiles de l'intelligence froide toujours assoiffée de domination. Cependant notre fils et ceux qui sont à sa similitude ne sont pas satisfaits, car ils sentent que quoique la vie soit individualisée, la vie individuelle intellectualisée, et l'intelligence spiritualisée, une chose pourtant leur manque, sans laquelle nul homme ne peut déclarer avec sincérité : « Je jouis de la plénitude de la vie. »

Nuddanah. — « C'est vrai. Cette nuit même, j'ai vu en vision, notre fils, ce héros calme, ferme, endurant qui, tandis que nous montions les trois gradations a répondu, quoi qu'il lui en coutât, à notre désir et à celui de notre origine : La paix règne partout où il a laissé l'empreinte de son pied ; tout ce qui a répondu à ses forces est purifié, embelli, ennobli, idéalisé ; et cependant toutes les formations voilées de blanc se lamentent, gémissant ensemble de ce qu'il leur manque une chose, et sur le visage de notre fils se grave une douleur indicible. Au pays du soleil où mûrissent les ananas, lorsque la main de notre fils serra la sienne, la vierge de la source qu'ombrage l'arbre aux

feuilles cramoisies frisonnait en disant : « Il fait froid, très froid. »

Une voix. — « N'oubliez pas qu'il y a devant vous une quatrième gradation. »

Viburha. — « C'est vrai : viens, ma bien-aimée, montons ensemble. »

Nuddanah. — « Oui, montons-la ensemble en berçant notre fils dans la pensée duelle qui est formation. »

Viburah. — « Dis-moi, Nuddanah, déclare moi, ma bien-aimée, ce que tu vois sur la quatrième gradation et ce qui est écrit sur le rouleau.

Nuddanah. — « Je vois l'étoile qui est au-dessus du double portail et à son centre le signe irradiant de lumière semblable aux rougeurs du matin lorsque le soleil lance ses premiers rayons sur la terre et la mer. La même lumière illumine le visage et le vêtement de celui qui nous tend un rouleau sur lequel est écrit comme avec un rayon solaire : « *La Pathotisation de l'Intelligence.* »

Je me hâterai de monter, appuyée sur mon bien-aimé. »

***

Haïcha Tedry est assis sur la rive d'un immense lac : tout, autour de lui, respire l'ordre et la paix. Cependant son visage est excessivement douloureux. Enveloppée dans son manteau dort Tolteccah qui, dans son sommeil, gémit faiblement. Il se lève et se penche sur elle.

Haïcha Tedry. — « Pourquoi ma compagne bien-aimée gémit-elle, tandis qu'elle dort, protégé contre tout ce qui peut lui nuire et déranger son repos. Tout est radieusement beau : regarde comme le clair de lune si pure et si blanc illumine l'immensité paisible des eaux du lac.

Tolteccah. — « Il fait froid, très froid.

Haïcha Tedry. — « Avant que vous me trouviez auprès de la source, je me consolais au souvenir des paroles qui me furent dites en sommeil : « C'est la lumière de l'ancienne demeure de ta mère et de tes ancêtres. » Mais depuis votre

venue, moi aussi je me sens refroidi et inquiet dans le froid clair de lune. »

Tolteccah. — « A midi, tandis que je dormais, j'entendis moi aussi une voix me dire : « Dis à ton compagnon : Il est vrai que celle qui t'enfanta est de la race lunaire, mais celui qui t'engendra est le dernier des rois solaires sur la terre. C'est pourquoi tu seras nécessairement un homme de douleurs ; ceux que tu as évolués seront tristes et inquiets jusqu'à ce que les chauds rayons du soleil les entourent, les pénètrent, et les éveillent à la lumière et à l'amour jusqu'ici inconnus, mais toujours ardemment désirés, parce que tu es de race solaire ».

Haïcha Tedry. — « Mon désir et ma volonté sont d'agir pour le mieux selon mon savoir. Reposons nous ensemble : peut-être ainsi quelqu'un me guidera ».

Tolteccah. — « J'ai dormi et me suis éveillée, et j'entends une voix qui dit : « Fils de l'homme, tourne ton visage vers l'Orient. » Je regarde avec persistance dans la direction d'où vient la voix, et je vois, je vois... »

Haïcha Tedry. — « Que voit ma bien-aimée ? »

Tolteccah : — « Je vois trois gradations sur lesquelles se trouve l'empreinte des pas d'un homme, et au-dessus de la troisième, un voile semblable à une brume rosée. Comme le voile est chaud et plein de reconfort. »

Haïcha Tedry. — « Que ma bien-aimée aille vers ce qui la reconforte, que de sa main droite et de sa main gauche elle écarte le voile (1) ».

Tolteccah. — « En mon songe, tu m'as transportée vers la lumière, et mes mains, la droite et la gauche, serrées dans les tiennes, ont écarté le voile. O joie inoubliable ! Agni du foyer nous reçoit. Les bras de ta mère t'embrassent et m'embrassent pour l'amour de toi, et notre père bénit ses enfants ».

(1) La main droite symbolise la puissance, la mains gauche le pathotisme.

Haïcha Tedry. — « Quelles sont douces les paroles qui tombent de tes lèvres commme le miel du rayon. L'hiver a cessé, la pluie a disparu. Lève-toi, ma bien-aimée et partons. »

Tolteccah : « Je dors, mais mon cœur s'éveille. Allons vers la chaude lumière de l'Orient.

Haïcha Tedry la conduit vers l'Orient pendant quelques pas, puis s'arrête. — « Et les petits ».

Tolteccah. — « Quels petits ? Pourquoi mon bien-aimé s'arrête t il ?

Haïcha Tedry avec douleur mais fermeté. — « Parceque je ne veux pas, je ne peux pas retourner à la demeure de mon père et recevoir de ma mère la couronne de l'amour et de la joie avant que chacun des miens, de ceux qui se fient à moi, puisse partager mon bonheur »

L'exquise et pensive figure de Tolteccah pâlit jusqu'aux lèvres, et elle murmure : « Oh ma belle vision qui ne s'est montrée que pour disparaître ».

Haïcha Tedry l'embrasse tendrement. — « Pour vous, ma bien-aimée, allez vers la demeure que vous avez vu resplendir de la chaude lumière du pathotisme ; reposez-vous avec ceux qui m'ont donné l'être, auprès du portail sur lequel est le signe de l'immortalité terrestre, et si votre patience d'amour dure assez, attendez-moi là. Sinon, peut-être sans moi le portail s'ouvrira-t-il devant vous ».

La figure de Tolteccah se colore à nouveau ; elle serre les bras de Haïcha Tedry.

Tolteccah : « Sans vous ! Je ne comprends pas. Vous êtes ma demeure. Avez-vous oublié qu'il est duel le portail où conduisent les quatre gradations ? »

*
* *

Pauvres et inconnus, un homme et sa compagne voyagent à travers la terre. Les empreintes de leurs pas, sur la poussière et sur le sable, laissent une trace de sang. Petit à petit, les habitants de la terre dont l'intelligence est spiritualisée discernent la traînée de chaude lumière éclairant

le chemin marqué par les traces de sang : ils s'y reposent et les suivent. Parmi eux quelques-uns plus évolués se disent les uns aux autres : « Peut-être les empreintes sont-elles celles du roi solaire qui est de Sirius, qui est d'Halcyone, la sphère de l'Orient primordiale? » Mais les petits se nichent dans la lumière chaude comme les enfants auprès du foyer.

***

A l'intérieur du double portail, quelqu'un attend et veille. Sa tête est cerclée de lumière saphirine, son manteau est blanc comme la neige dans l'ombre, son vêtement, du bleu des eaux profondes, aux bordures de couleur rose nuancée de carmin, et ses sandales de la couleur du sang.

Derrière lui, formant une glorieuse avenue qui monte de l'est, se trouvent des êtres de gradations et de raréfactions de plus en plus lointaines. Parfois on demande à celui qui attend et qui veille : « Qu'attends-tu ? Pourquoi veilles-tu ? » Il répond. « Je vois un homme au visage las et douloureux qui voyage. J'attends pour lui offrir la bienvenue lorsqu'il ouvrira la porte. » Quelquefois, des raréfactions de la vaste étendue descend une voie mélodieuse et douce et qui dit : « C'est le Précurseur du Restituteur. » Alors du centre pathotique de la terre, et de celui de ses sphères alliées monte comme un écho : « C'est le Restituteur ».

LES DEUX AGNI

(*Suite*)

En s'éveillant, Salvatre se trouva étendu sur la rive orientale du vaste lac. Il était entouré d'un groupe d'hommes drapés de vêtements bleu foncé. L'un d'entre eux soutenait la tête du jeune homme, tandis qu'un autre approchait de ses lèvres un cordial. Pendant ce temps, celui qui paraissait le chef s'adressa à Salvatre. « Ne craignez rien, jeune étranger, lui dit-il. Ce n'est pas une main malveillante, mais un éclair qui vous a abattu mettant presque votre vie en danger, un des éclairs qui ont jailli pendant le précédent orage dont la violence fut à nulle autre pareille. Reposez vous parmi nous en paix, et quand vous aurez reconquis les forces nécessaires, nous vous aiderons à vous rendre là où vous voudrez aller ; ou bien, si vous êtes venu ici pour demeurer avec nous, soyez le bien venu ».

Quant à Salvatre, il ferma les yeux comme s'il était épuisé, et ne répondit rien, car une pensée lui était venue, obsédante, pendant qu'il buvait le cordial : « Prenez pour libation la vitalité de ces hommes. » Et il lui semblait que cette pensée lui avait été apportée par la foudre qui, au même moment. tombait à ses pieds.

A l'heure froide qui annonce la fin du règne de la nuit, les hommes vêtus de bleu qui avaient accueilli et aidé Salvatre, étaient étendus froids et immobiles sur la rive du lac.

Salvatre se leva et s'en alla, plein d'une force vitale riche et varié, à travers bois, pour gagner le village dont le voisinage était signalé par des spirales de fumée s'élevant lentement dans l'air matinal.

De même que l'aura des eaux calmes attire l'aura des eaux planétaires, de même que l'aura des feux solaires attire l'aura des feux terrestres, de même la force vitale de Salvatre attirait les forces vitales animant des individualités moins puissantes.

Au moment où il s'engageait dans l'étroit sentier tracé par les piétons, une lapine sortit de son trou suivie de sa nombreuse progéniture. L'ombre du jeune homme tomba sur les bestioles et en quelques secondes l'aura de Salvatre attira de tous petits rayons de couleur émeraude. Les corps des petits animaux tombèrent souples et inanimés au bord du chemin. Puis un oiseau salua l'aube par son chant clair et joyeux. Salvatre leva les yeux sur lui, et à son tour l'oiseau tomba sans vie.

Tout d'abord le jeune homme s'étonna ; un sentiment tenant de la peur domina pour un moment la satisfaction produite par la conscience de la puissance. Mais bientôt toute crainte disparut. A l'orée du bois, voyant une femme suivie de deux enfants s'approcher d'un puits pour y remplir sa cruche, Salvatre s'avança vers elle, et ce fut avec un intense intérêt mêlé d'une certaine excitation qu'il lui adressa la parole : « Permettez-moi de puiser l'eau pour vous », lui dit-il en prenant soin de toucher la main de la jeune femme sous prétexte de prendre la cruche. Et la jeune femme s'affaissa comme les petits hôtes de la forêt. Alors les enfants, poussant des cris de frayeur, voulurent fuir. Mais Salvatre pensa : « Assurément, ils me trahiront » ; par un effort de volonté il les arrêta, et tous deux tombèrent comme leur mère était tombée.

La première pensée du jeune homme fut de couvrir les corps avec de grandes fougères poussant autour du puits.

Mais subitement l'éclair jaillit, et dans le roulement de tonnerre, Salvatre crut entendre une voix qui lui dit : « Que peut craindre l'Elu de l'Agni aux mille sacrifices ? Votre vie évoque le Dieu que vous servez ».

Alors il retourna dans les profondeurs du bois et s'y reposa sans avoir ni faim ni soif jusqu'au coucher du soleil. Puis il se leva et reprit son chemin vers le village. Il rencontra deux bûcherons dont l'un disait à l'autre : « L'éclair a frappé bien des petits habitants de la forêt ce matin, mais le pis est que Mounanek aussi a été atteinte ainsi que ses deux fils. Comme le cœur du pêcheur, Naman sera lourd lorsqu'il apprendra la nouvelle, si toutefois l'orage a épargné son canot. »

Salvatre qui avait retiré son vêtement blanc et sa ceinture, accosta les deux hommes et leur dit : « Mon canot a été brisé par l'orage, j'ai abordé à la rive de l'ouest. Pouvez-vous m'indiquer une auberge où je puisse reposer ma tête cette nuit, car je suis bien fatigué. »

Un des bûcherons répondit : « Certainement dans la maison de notre seigneur il y a toujours de la place pour l'étranger et le voyageur. »

Tous trois allèrent ensemble jusqu'à un grand portail ; alors les bûcherons quittèrent Salvatre pour rentrer chez eux, après lui avoir dit : « Frappez et on ouvrira. »

Dès qu'il eut perdu les hommes de vue, Salvatre frappa quatre fois, et au quatrième coup une petite porte s'ouvrit dans le portail à gauche. Le jeune homme entra dans un vestibule carré et se trouva en face d'une porte plus petite à laquelle on accédait par quatre marches. Ne voyant personne, ni aucune meurtrière par laquelle il put être observé, il défit le paquet contenant sa robe blanche, et l'ayant mise, il se ceignit de la cordelière de lin ; puis il laissa retomber ses longs cheveux bruns et se couvrit la tête de sa calotte carrée. Dès qu'il fut prêt, il monta les quatre marches et au moment où il atteignait la porte, elle s'ouvrit d'elle-même, comme s'était ouverte celle du

grand portail. Salvatre vit alors devant lui celui que les bûcherons avaient appelé « Notre Seigneur » et qui l'accueillit gracieusement en lui disant : « Si je discerne bien, vous êtes des fils de MYEN celui qui a accosté le premier à la rive de l'est, et par conséquent c'est vous qui êtes élu pour succéder à votre père dans son office ».

Alors il appela le vénérable intendant et lui ordonna de conduire l'hôte à la chambre d'honneur et de lui donner de quoi changer de vêtement et tout ce dont il avait besoin. Puis le seigneur ajouta : « Sauf de l'eau pour se baigner, car de cela celui qui traversa le lac sacré n'a nul besoin. »

Ces mots firent grand plaisir à Salvatre en lui apprenant que la vraie histoire de sa traversée des eaux était ignorée.

L'intendant le conduisit alors à la grande et somptueuse chambre des hôtes en discourant sur l'érudition, la bonté, la puissance et les richesses de son maître ; puis il termina son éloge en disant : « Qu'il est vrai ce dicton : En chaque coupe de joie se trouve une goutte de douleur. La goutte de douleur dans la coupe de mon seigneur est qu'il n'a pas de fils ; l'époux choisi par sa fille unique sera donc son héritier. » L'intendant ajouta solennellement : « Qu'Indra l'omnipotent accorde que l'époux soit digne de l'épouse, et tout sera bien, car aucune vierge n'est comparable à Bramahni ; elle est d'une beauté merveilleuse, ses yeux foncés semblent des étoiles, ses cheveux dénoués lui font un manteau d'or ; quant à sa bonté et à sa sagesse elles sont au-dessus de tout éloge. » Et dans l'ardeur de son admiration l'intendant raconta maints actes de charité et de courage accomplis par sa jeune maîtresse.

Lorsque le panégyrique fut terminé, Salvatre dit : « Ce qui est précieux est bien gardé. Sans doute les hôtes qui voient la belle enfant du seigneur sont fort peu nombreux ? »

« Bramahni est libre, répliqua l'intendant. Il est pro-

bable même qu'elle viendra aujourd'hui rejoindre son père au repas du soir, car elle aura su par lui que leur hôte est le fils du sage Myen qui est arrivé le premier à la rive de l'est. »

En effet, dès que Salvatre et son hôte furent assis à la table dans la grande salle des banquets, les riches tentures brodées qui masquaient l'extrémité de la pièce s'écartèrent, et Bramahni entra dans sa radieuse et fraîche beauté semblable à la lumière de l'aube ; pendant que des trompettes d'argent faisaient entendre leur fanfare joyeuse, elle s'avança vêtue d'une ample robe blanche parsemée de diamants et maintenue à la taille par une ceinture bleue ; ses cheveux blonds tombant en arrière jusqu'à ses pieds comme un royal manteau.

Le seigneur se leva, prit les mains de sa fille dans les siennes et dit à Salvatre : « Voici mon unique enfant, ma Bramahni. » Puis s'adressant à la jeune fille, il ajouta : « Voici Salvatre, celui des deux fils de Myen qui est arrivé le premier à la rive de l'est après avoir traversé le lac sacré. »

Alors levant sur Salvatre ses yeux semblables à des étoiles, Bramahni dit : « Salvatre a-t-il passé à travers les eaux sacrées par sa propre force ? »

Pendant que le jeune homme cherchait la meilleure réponse à faire à une question si inopportune, le seigneur répliqua : « Pourquoi cette question ? Ma Bramahni doit savoir qu'aucun être ne peut faire une œuvre quelconque tout seul, car l'union est favorable à la conservation, tandis que l'isolement mène directement vers la transformation ou la perte de l'individualité. Mais laissons ces graves sujets pour un autre moment ; à présent il faut rompre le pain. »

A ce moment Bramahni fit un signe à une de ses compagnes qui était sa meilleure amie.

Lorsque les deux hommes eurent rompu le pain ensemble et en eurent mangé, le seigneur but du vin

contenu dans un calice d'or puis il le tendit à son hôte.

Après avoir bu, Salvatre dit à voix basse : « Que ne puis-je boire au calice du vin rouge avec la belle jeune fille que mon être désire, boire dans la coupe de cristal qui sera brisée en signe que nul autre n'y pourra boire jamais ! »

Le seigneur répondit : « Bramahni est libre. »

Au même instant la compagne de la jeune fille rentra dans la salle suivie par un jeune cerf au pelage d'un blanc pur et aux cornes dorées. Alors Bramahni se leva, et se tenant debout devant son père et Salvatre, elle appela, selon son habitude, le jeune cerf par son nom. Mais au moment de bondir vers elle, il s'arrêta brusquement et faisant volte face, il s'enfuit de la salle. Sans bouger de sa place, Bramahni remarqua : « Pourquoi mon cerf blanc, que son instinct n'a jamais trompé, s'est-il enfui ainsi ? »

Son père répondit : « On dit que certains hommes dont le rôle est la classification et l'évolution rapide par la transformation, cherchent toujours le meilleur moyen de vêtir et de manifester l'intelligence à l'aide de la vie individuelle. Dans ce but ils tâchent de retirer l'intelligence des formations inférieures au bénéfice des formations supérieures ; en d'autres mots ils veulent fournir constamment à l'intelligence l'instrument le meilleur pour sa manifestation. Il est certain d'autre part que le jeune cerf dont dont vous vous êtes toujours spécialement occupée depuis qu'il fut trouvé près de sa mère blessée, est particulièrement intellectualisé ; son instinct, fréquemment plus perspicace que le raisonnement humain, discerne peut-être en notre hôte honoré un de ces adeptes du Seigneur aux mille sacrifices. »

A ces mots Bramahni pâlit. Elle avait été informée des désastres causés par l'orage de la nuit précédente ; elle savait que la foudre avait frappé une femme et ses deux enfants, et que le sentier de la forêt était jonché des corps de petits habitants des bois. Elle fit un rapprochement

entre ces événements et la venue de Salvatre, et prenant congé de son père, elle suivit l'exemple du cerf blanc.

Dès qu'ils furent seuls, le Seigneur demanda à son hôte : « Vous êtes les fils d'un sage ; son rang et son office vous appartiennent parce que des deux fils c'est vous qui êtes arrivé le premier à notre rive. Je vous parlerai donc comme à un homme ayant connaissance et puissance. Que pensez-vous de l'Agni et de ses adeptes qui utilisent, pour se manifester, l'être ou la vie individuels, et qui, après avoir réduit à l'incapacité leur moyen de manifestation en augmentant à ses dépens leur connaissance des choses terrestres, sacrifient sans scrupules cette vie individuelle qui leur a permis de se manifester, pour pouvoir se servir d'un mécanisme plus perfectionné ? »

Un moment Salvatre resta silencieux, puis il déclara : « Dès l'enfance j'ai adoré l'intelligence. Partout où se trouve Agni, là se trouve son adorateur. »

Le seigneur ne répondit rien, semblant s'enfoncer dans une grave méditation. Ce fut au jeune homme à rompre le silence : « Il m'est difficile, dit-il, de parler de ces sujets lorsque mon être entier est plein d'un seul espoir, d'un seul désir : être l'élu de votre belle fille, Bramahni ?

— « J'ai déjà dit : Bramahni est libre ».

— « Si donc je peux la conquérir elle est à moi ? »

— « J'ai dit. »

Le ton de la voix était aimable, mais Salvatre sentit vaguement qu'il n'avait pas trouvé faveur aux yeux de son hôte, et bientôt après, s'excusant de la fatigue occasionnée par la traversée du lac, il se retira dans son appartement. Il s'étendit sur les couvertures de laine et de soie parfumées, mais dormir lui fut impossible. De plus en plus croissait en lui le désir de posséder la belle jeune fille dont il devinait les capacités psychiques et mentales, ainsi que les richesses de son père.

Depuis le moment où la lumière semblable à l'éclair l'avait transporté à la rive en le perméant, ce dont il était

à demi conscient, Salvatre s'était senti un autre homme. Il eut faim et soif de l'intelligence qui domine la puissance, et en même temps il eut conscience de la concentration sur toi. Alors involontairement il répéta les paroles attribuées à un de ses ancêtres qui avait évoqué et servi l'Agni aux mille sacrifices : « *Avec désir je désire que mon moi soit exalté jusqu'à obtenir le pouvoir de m'attirer tous les êtres terrestres.* »

A peine ces paroles eurent-elles été prononcées, que le fracas du tonnerre reprit comme la veille, secouant l'ancienne demeure jusque dans ses fondements mêmes. Salvatre se leva et se tint debout au milieu de la chambre ; alors d'éblouissants éclairs d'un bleu d'acier remplirent la chambre et perméèrent Salvatre avec tant de puissance qu'il regagna tout chancelant le lit qu'il venait de quitter. Il s'affaissa plongé en un sommeil profond, inconscient de tout, sauf de la voix qu'il avait déjà entendue et qui lui disait de temps en temps : « A vous le pouvoir d'atteindre à votre désir. Soyez exalté jusqu'au trône de l'Agni que votre vie évoque. Attirez-vous tous les êtres terrestres. »

Une fois seulement Salvatre demanda : « Quies-tu Seigneur ? »

— « Je suis, répondit la voix, la pensée du Seigneur aux mille sacrifices matérialisée en paroles dans ton aura d'affinité. A toi de matérialiser les paroles en actions. »

*
* *

A l'aube, les enfants du principal gardien des troupeaux apportèrent à la maison du Seigneur un seau de bois cerclé de cuivre jaune contenant le lait d'une vache blanche nourrie spécialement pour que Bramahni put être sustentié intégralement par le lait. Mais les enfants trouvèrent la porte latérale fermée et appelèrent en vain. Puis les bergers arrivèrent à l'endroit où les troupeaux étaient rentrés pour la nuit, mais la barrière était close et per-

sonne ne répondit à leur appel. La dernière étoile s'effaça devant le soleil levant et les portes des écuries seigneuriales ne s'ouvraient pas.

Alors l'étonnement de ceux qui attendaient se changea en un présage de malheur. A ce moment, l'intendant qui avait mené Salvatre à sa chambre, revint de la ville voisine où l'avaient appelé la nuit précédente les devoirs de son office. Apprenant l'étrange nouvelle, il donna l'ordre d'escalader le mur et d'ouvrir le portail de la cour extérieure. Dès que ce fut fait, il entra seul, alla prendre chez lui le trousseau de clefs des cours intérieures et de la maison, et ouvrit toutes les portes l'une après l'autre. Un étrange et terrible spectacle l'attendait à son arrivée dans la demeure. Tous ses habitants, hommes, femmes, enfants, étaient étendus sur le sol des diverses pièces, comme étaient étendusau bord du sentier les petits habitants des bois. Et lorsque d'une main tremblante l'intendant ouvrit la porte de la chambre de son maître, ses pires pressentiments se trouvèrent confirmés ; le noble et vénéré Seigneur gisait froid et immobile sur son lit.

Deux seules personnes manquaient à l'hécatombe, l'une était Salvatre, et l'autre Bramahni.

L'AURISÉE

(suite)

« Attendez, dit Indrada, je vais vous faire porter l'argent et vous m'enverrez le paquet ». — « Non, reprit l'étranger, il pourrait perdre de sa valeur s'il était touché par d'autres mains, emportez-le je vous prie ».

Indrada venait à peine de remonter quelques marches de l'escalier conduisant à la terrasse, qu'elle rencontrait l'Intendant : « Je viens d'acheter des gâteaux à un pauvre marchand de passage dans le pays, donnez-lui dix francs car il est fatigué, il a froid et n'a pas d'argent pour payer son gîte, allez vite, vous le trouverez dans l'allée ». — « Je n'aime guère voir des étrangers rôder dans la propriété » marmottait l'intendant en s'éloignant ; « je paierai le colporteur, mais je lui ordonnerai de ne pas revenir » Cependant lorsqu'il arriva au pied de la terrasse, l'émissaire d'Indrada ne trouva personne et il revint au château tout déconfit.

A peine entrée dans sa chambre et avec une hâte fiévreuse, Indrada s'était mise en devoir de défaire le paquet qu'elle croyait avoir payé à l'étranger, une émotion inexplicable précipitait les battements de son cœur tandis que ses doigts agiles dénouaient les cordons de soie et lorsqu'elle eut sous les yeux, une boîte ancienne richement ciselée, dont les côtés étaient ornés d'anneaux à l'un desquels pendait une petite clef curieusement travaillée, l'émotion d'Indrada devint de plus en plus intense. Quand

elle eut osé ouvrir le coffret, le premier objet que rencontrèrent ses mains tremblantes, fut un petit carré de papier où était tracée la figure d'une antique déesse, un doigt sur les lèvres. Pour obéir au symbole Indrada se leva et ferma la porte à clef, puis revenant à la table elle étala un à un les sachets parfumés, les broderies délicates enfermés dans le coffret et lorsqu'elle arriva au fond elle s'aperçut que toutes ces richesses protégeaient une merveilleuse parure de rubis et de diamants, dont la vue lui arracha un cri d'admiration, et un petit écrin ovale plus précieux encore que toutes les gemmes, car il contenait le portrait d'un prince Indien dont les yeux étaient si identiquement semblables aux siens, qu'Indrada éperdue, s'écriait : « C'est mon père ! mon père, pour le peuple et pour le pays duquel je soupire chaque jour davantage ! »

Soulevant tendrement et respectueusement le cher portrait, elle vit qu'il était attaché à une chaîne d'or d'un travail exquis et le suspendant à son cou, elle le cacha dans son corsage, puis continuant l'examen du coffret la jeune fille en retira encore divers objets, de petits écrins, des flacons cachetés ; sur l'un de ceux-ci qui contenait un clair liquide cramoisi, elle lut cette inscription : Quintessence du soma sacré : pour les disciples qui sont capables de répondre à ses vertus, une seule goutte dans de l'eau pure leur procurera un repos rafraîchissant. « J'en ai besoin, pensa Indrada et puisqu'il m'est envoyé peut-être ai-je le pouvoir de responsion. »

Les autres flacons étaient étiquetés : aide pour la mémoire du passé lointain ; discernement de l'avenir ; sagesse dans le présent ; évocation des esprits, évolution et manifestation auriques ; renouvellement de l'énergie ; la force du silence ; et chacun d'eux portait l'indication : verser dix gouttes dans une tasse de lait caillé.

Les petites boîtes étaient remplies de rares gommes aromatiques, d'épices et d'essences parmi lesquelles les

parfums de musc et d'huile de roses prédominaient. Indrada replaça le tout dans le coffret, sauf le flacon de soma qu'elle mit dans un tiroir secret de son secrétaire, puis elle enferma le coffret lui-même dans son armoire, dont pour la première fois elle enleva la clef.

Revenant ensuite vers l'allée de platanes elle y trouva le vieil intendant qui lui dit en se découvrant avec respect : « Depuis que la châtelaine m'a demandé de payer le colporteur étranger, je n'ai pas cessé d'arpenter l'allée en tout sens, mais je n'ai pu parvenir à trouver sa trace. »

— « Peu importe, si ce n'est pour lui répondit Indrada, car pour ma part je suis très satisfaite de ce qu'il m'a vendu et sans doute il viendra en recevoir le prix. »

— « Evidemment dit l'intendant, et s'il ne le fait pas, il sera seul lésé ; mais j'aurais voulu l'avertir que cette propriété est une propriété privée et non un lieu de passage pour les mendiants ou colporteurs. » Et levant sa calotte l'intendant poursuivit son chemin.

La main appuyée à son corsage de façon à couvrir le portrait sacré, Indrada parcourait l'allée majestueuse avec l'espoir de rencontrer l'étranger, mais il ne parut pas. Avide de repos et de solitude elle regagna sa chambre en disant à Gauza de lui apporter une légère collation et de veiller à ce que nul ne la dérange.

Lorsque celle-ci apporta le plateau, Kaddour la suivit tenant à la main le panier du colporteur qu'Indrada reconnut aussitôt : « Voici dit Kaddour des gâteaux et des bonbons que j'ai achetés à un pauvre colporteur qui me paraît être un compatriote de Cavan.

— « Où est-il ? interrogea vivement Indrada.

(A suivre).

Le Gérant, M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

REVUE COSMIQUE

Siège social : *40, rue Beaujon, Paris* (*Etoile*)

ABONNEMENTS :

France : 10 francs ; Etranger : 12 francs. — Le Numéro 1 franc.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'adresser leur montant au SIÈGE DE LA REVUE.

Les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique doivent être adressées au DIRECTEUR : AIA AZIZ, 15, via Lorenzo il Magnifico Firenze (Italie),

(Envoyer à cette dernière adresse l'échange des journaux et revues et les livres, brochures, etc.)

Entretiens Philosophiques et Conseils pratiques

40, Rue Beaujon, au rez de chaussée.

Les Jeudis et Dimanches de 2 h. 1/2 à 5 h.

Publications Cosmiques

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*

(Collection nécessaire aux adhérents pour l'étude de la Cosmosophie)

UNE ANNÉE : 12 Fr. — LES SIX ANNÉES : 60 Fr

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8e carré, parus

I, II } Le Drame Cosmique.
III Les Chroniques de Chi.

Prix : 7 fr. 50 le volume

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON